

Université de Lausanne
Faculté des sciences sociales et politiques
Institut de Psychologie

Migration, identité et récit

Exploration du vécu de la migration à travers six récits de vie récoltés lors d'un atelier d'écriture

Mémoire de maîtrise en psychologie

Présenté par Milena Mayencourt

Directrice : Nathalie Muller Mirza, maître d'enseignement et de recherche

Expert : Marcelo Dos Santos Mamed, assistant diplômé

Session de juin 2017

Remerciements

Je remercie tout d'abord les six participants des ateliers d'écriture qui m'ont permis de réaliser ce travail. Ils ont été formidables tant dans leur ouverture pour parler de leur histoire de migration que dans la bienveillance et la gentillesse montrées envers moi et les autres membres du groupe.

Ma reconnaissance s'adresse également aux responsables de Globlivres sans qui cette recherche n'aurait pas été possible. Leur accueil chaleureux et leur enthousiasme m'ont mise rapidement à l'aise pour mener à bien les ateliers.

Je remercie ma directrice de mémoire, Madame Nathalie Muller Mirza qui m'a guidée et soutenue tout au long de mon travail en m'apportant des idées nouvelles et précises me permettant d'avancer dans l'élaboration de l'atelier et de mes analyses.

Je remercie aussi ma famille pour son soutien dans les moments de doutes et pour son enthousiasme face à mes ateliers d'écriture, tant mon frère Boris et mon copain Léo qui ont participé au souper de remerciements des participants que ma mère, Chantal, qui m'a aidée à réviser le mémoire.

Je remercie finalement toutes les personnes qui ont permis à ce mémoire de voir le jour.

Table des matières

Remerciements	1
Introduction	1
1. Cadre théorique	3
1.1 Migration et acculturation	3
1.1.1 Qu'est-ce que la migration ? Qui est considéré comme migrant ?	3
1.1.2 Migration et identité	5
1.2 Récit de migration et identité narrative	8
1.2.1 Récit de vie et identité narrative	8
1.2.2 Récit et migration	11
1.2.3 Récits de vie en groupe	13
2. Démarche de recherche	16
2.1 Contexte et participants	16
2.1.1 Démarche	16
2.1.2 Globlivres	16
2.1.3 Participants	17
2.2 Les ateliers d'écritures	18
2.2.1 Objectifs et craintes	18
2.2.2 Déroulement des ateliers	19
2.2.3 Les ateliers dans la réalité	25
2.3 Les données et les récits	25
2.4 Analyses	27
2.4.1 Analyse du contenu	28
2.4.2 Analyse du positionnement des narrateurs	29
2.4.3 Analyse de la construction du récit en groupe	30
3. Résultats	32
3.1 Analyse thématique	32

3.2	Analyse du positionnement des narrateurs	41
3.3	Analyse de la co-construction d'un récit	49
4.	Discussion et conclusion.....	55
4.1	Retour sur les hypothèses en lien avec les résultats	55
4.2	Apports et limites de notre travail	56
4.3	Ouverture : utilisation des récits de vie en thérapie.....	57
	Bibliographie.....	58
	Bibliographie secondaire.....	60
	Annexes.....	LX

Introduction

Le vécu de la migration : un thème d'actualité à la base de mon travail. En examinant la littérature dans le domaine de la migration et celle relative aux processus d'intégration et d'acculturation, il apparaît que les vécus de migrants sont souvent dépeints au moyen de catégories généralisantes. L'approche dans laquelle je me situe pour ce mémoire cherche au contraire à mettre davantage en évidence la trajectoire spécifique des individus ayant vécu la migration et leur perception subjective de celle-ci. Dans ce type d'approche, le rôle important du récit comme outil de reconstruction identitaire est souligné. En effet, la migration marque une rupture dans la trajectoire d'une personne et le récit permet de soutenir le travail de recherche de cohérence et de continuité dans son histoire de vie. Comment à la fois mieux comprendre le vécu des personnes et soutenir ce travail de mise en cohérence ? De cette question découle mon souci de mettre en place un dispositif pour permettre à des personnes ayant une trajectoire migratoire de produire un récit sur leur parcours dans un travail collectif où le groupe joue un rôle de soutien dans l'élaboration de leur histoire.

Suite à une discussion avec ma directrice de mémoire, nous avons eu l'idée de mettre en place des ateliers d'écriture dans la bibliothèque interculturelle de Renens, en nous inspirant de ceux qui avaient déjà eu lieu dans d'autres bibliothèques. J'ai ainsi contacté les responsables de Globlivres pour leur faire part de mon projet d'organisation d'ateliers d'écriture pour un petit groupe de personnes migrantes. Je leur ai expliqué que l'objectif était de toucher à la subjectivité et à l'hétérogénéité de différentes trajectoires de vie pour amener un autre regard sur la migration que celui, généralement présenté dans les médias et la littérature, basé sur la généralisation.

Après avoir défini le dispositif de recherche et avoir trouvé un endroit où mettre en place les ateliers, il a fallu réfléchir à la manière dont j'allais analyser les éléments qui en découleraient. A partir de la littérature, j'ai opté pour une analyse permettant de mettre en lumière la façon dont les personnes ont vécu leur trajectoire en termes d'événements (analyse de contenu) et en termes de subjectivité (analyse discursive) mais aussi d'étudier les processus

interactionnels montrant ainsi que le récit construit n'est pas seulement une juxtaposition d'événements narrés par une personne mais aussi et surtout une co-construction collective. Les trois questions de recherche qui en découlent sont : « Quelles sont les thématiques qui apparaissent autour de la migration dans les récits ? », « Quelle perception subjective les participants ont-ils de leur vécu migratoire ? » et « Comment un récit se co-construit-il dans un groupe ? ».

Je commencerai par questionner le terme général « migration » en mettant en lumière l'hétérogénéité des parcours migratoires. Je continuerai en évoquant le modèle de Berry qui décrit quatre stratégies mises en place par les immigrés pour intégrer leur culture d'origine et d'accueil et je décrirai ensuite l'approche dialogique d'Hermans qui semble plus en accord avec le processus migratoire de notre époque. Ensuite, j'expliquerai l'outil utilisé dans mon mémoire, le récit de vie, et son rôle de reconstruction suite à la rupture de la trajectoire liée à la migration, avec des auteurs comme Bruner et Ricœur. Puis je présenterai la démarche de recherche que j'ai utilisée pour mettre en place les ateliers et je décrirai les résultats des analyses réalisées selon les trois questions de recherche évoquées ci-dessus.

1. Cadre théorique

1.1 Migration et acculturation

1.1.1 Qu'est-ce que la migration ? Qui est considéré comme migrant ?

Comme évoqué dans l'introduction, dans la littérature le terme « migrant » est régulièrement utilisé dans son sens général. Mais qu'est-ce qu'un « migrant » ? L'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO, 2017) définit ce terme « comme une personne qui vit de façon temporaire ou permanente dans un pays dans lequel il n'est pas né et qui a acquis d'importants liens sociaux avec ce pays ». Cette définition est intéressante car elle relève les dimensions de temporalité et de spatialité de la trajectoire migratoire. Elle met aussi en lumière les dynamiques sociales à l'œuvre lors de l'arrivée dans un nouveau pays impliquant de nouvelles rencontres et la création de relations. Cependant, cette définition n'est pas complètement adaptée au cas de la Suisse puisque c'est un pays où la nationalité dépend du droit du sang et non du territoire. Ainsi, il existe en Suisse un pourcentage (environ 15% selon l'OFS en 2015) de personnes qui y sont nées mais qui ont la nationalité étrangère car leurs parents et/ou grands-parents ont un passé migratoire.

L'organisation internationale pour les migrations (IOM, 2017), quant à elle, relève que le terme « migrant » « s'applique aux personnes se déplaçant vers un autre pays ou une autre région aux fins d'améliorer leurs conditions matérielles et sociales, leurs perspectives d'avenir ou celles de leur famille ». L'IOM souligne aussi les dimensions de temporalité et de spatialité en ajoutant que la migration peut se faire au sein d'un même pays. Elle relève le fait que des motivations touchant à la volonté des personnes migrantes d'améliorer leurs conditions de vie et celles de leur famille sont également parfois à l'origine d'une décision d'émigrer.

La difficulté de trouver une définition universellement acceptée du terme « migrant » est due au fait qu'il regroupe de nombreuses catégories de personnes selon leur statut (requérants d'asile, réfugiés politiques, travailleurs immigrés par exemple) et la représentation que la population en a selon le contexte social, historique, politique et économique. Si nous prenons le cas de

la Suisse, celle-ci n'a pas toujours été un pays d'immigration. En effet, jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, des flux migratoires ont été observés en direction de l'Amérique du Sud par exemple où des colonies suisses se sont formées ou en direction d'autres pays comme la France où les immigrants suisses pouvaient travailler en tant que mercenaires dans l'armée. Ces émigrations peuvent être expliquées par les conditions de vie précaires que vivait une partie de la population avec par exemple un manque de nourriture pour tous. Dès la fin du 19^{ème} siècle, la Suisse est devenue un pays d'immigration. En effet, l'économie a fait venir, dès 1947, de la main d'œuvre étrangère temporaire d'Italie ou du Portugal pour compenser l'assèchement du marché du travail. Ensuite, après la deuxième guerre mondiale, elle a accueilli de nombreux réfugiés politiques venant de Hongrie en 1956, du Tibet en 1963 ou du Vietnam en 1979. L'attitude envers les immigrants étrangers qui était plutôt bienveillante jusqu'à cette époque a évolué dès 1980 avec l'arrivée de réfugiés venus de Turquie, de pays arabes et d'ex-Yougoslavie avec en 1990 l'atteinte du point culminant en nombre de demandeurs d'asile (Archives fédérales suisses, 2017). Ainsi cet accroissement du pourcentage d'immigrés, a suscité des craintes de la part de la population suisse autour de l'idée que ces individus amèneraient des valeurs culturelles différentes qui menaceraient l'identité nationale. Ce phénomène peut encore être observé actuellement avec la montée de l'extrême droite en Suisse mais aussi dans d'autres pays comme la France. En 2016, la loi contre l'immigration de masse a été acceptée par une majorité de la population ce qui illustre que la représentation des immigrants et la menace qu'ils représentent a beaucoup changé. Ainsi l'évolution de la Suisse en l'espace de deux siècles, tant au niveau socio-économique qu'au niveau historico-politique est liée à une évolution de la représentation de la catégorie « migrant » et des personnes qui la constituent.

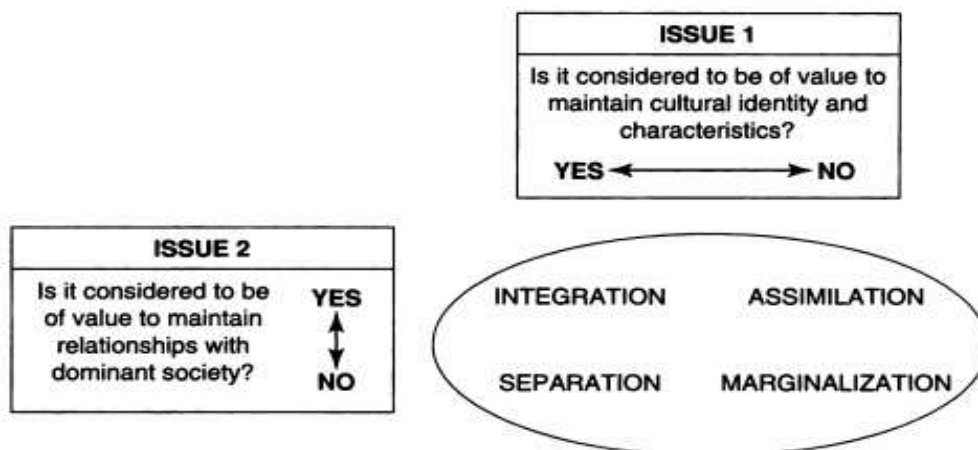
Penchons-nous maintenant sur la définition du terme « migration » par l'IOM (2017) : la migration est le « déplacement d'une personne ou d'un groupe de personnes, soit entre pays, soit dans un pays entre deux lieux situés sur son territoire. » Nous voyons de nouveau apparaître la dimension de spatialité avec un déplacement d'un endroit à un autre. Par contre, il manque à cette définition l'implication identitaire que l'expérience de la migration amène chez les

personnes qui la vivent. En effet, en psychologie, la migration est considérée comme une rupture dans la trajectoire de vie d'une personne ce qui amène des réaménagements au niveau identitaire avec par exemple l'apprentissage d'une nouvelle langue et d'une culture différente. Nous développerons ce processus de réaménagement identitaire dans le point suivant en présentant deux modèles portant sur le lien entre migration et identité à savoir le modèle d'acculturation de Berry et le modèle dialogique d'Hermans.

1.1.2 Migration et identité

Comme relevé dans le point précédent, la migration amène des réaménagements identitaires. Un modèle classique qui étudie le lien entre migration, culture et identité est le modèle d'acculturation de Berry.

Berry et Sam (1997) relèvent que les immigrants arrivant dans un nouveau pays doivent trouver une manière de « s'acculturer », de se placer par rapport à sa culture d'origine et celle d'accueil. Les auteurs basent ce constat sur la définition d'acculturation de Redfield, Linton et Herskovits : « Acculturation comprehends those phenomena which result when groups of individuals having different cultures come into continuous contact with subsequent changes in the original culture patterns of either or both groups. » (1936, p.149 in Berry and Sam, 1997, p.293). Il existe dans leur modèle deux « issues » majeurs pour les immigrants : maintenir la culture d'origine et entrer en contact/ participer à la culture d'accueil (1997, p.296). Berry et Sam étudient ces deux « issues » simultanément pour relever quatre stratégies d'acculturation utilisées par les immigrants (1997, p.297).



Les auteurs définissent l'assimilation comme stratégie utilisée par l'immigrant qui ne veut pas maintenir son identité culturelle mais cherche l'interaction avec la culture dominante. À l'inverse, la séparation consiste pour l'individu à maintenir sa culture d'origine tout en évitant le contact avec celle d'accueil. L'intégration, qui est, selon Berry et Sam, la stratégie la plus adéquate, est utilisée par l'immigrant qui maintient sa culture d'origine tout en interagissant avec la culture dominante. La marginalisation consiste pour les individus à avoir peu d'intérêt à maintenir leur culture d'origine et à avoir des relations avec la culture d'accueil.

De nombreuses critiques ont été émises concernant ce modèle. Greco Morasso et Zittoun (2014) relèvent que le problème principal de celui-ci est que les auteurs considèrent que la culture est clairement délimitée et qu'il existe une culture d'origine et une culture d'accueil uniques et homogènes. Rosa et Tavares (2013) relèvent que ce modèle est trop statique, paradigmatique et centré sur le résultat de la procédure d'acculturation plutôt que sur le processus lui-même. Prokopiou, Cline et de Abreu (2012) critiquent ce modèle car il représente les immigrants comme des individus se trouvant entre deux cultures. Ils critiquent aussi Berry et Sam qui étudient l'identité des migrants en la considérant comme « ahistorical, static, fixed, bounded and distinct entity separated from its sociocultural context » (2012, p.495).

Greco Morasso et Zittoun disent que pour appréhender la complexité et la dynamique des migrations contemporaines, il faut abandonner ce type de modèle qui voit la culture comme monolithique et utiliser plutôt des modèles qui définissent la culture comme comportant plusieurs significations : « national boundaries, linguistic communities, religious systems, socio-educative background, or any combinations of these » (2014, p.29). Les modèles plus adéquats seraient des modèles « more narrative, microgenetic and oriented to the process » (Rosa et Tavares, 2013, p.274). Les individus ne font donc pas partie « d'une culture » mais de différentes communautés ou sous-groupes culturels (Greco Morasso et Zittoun, 2014). » Il existe selon les auteurs une hybridité des cultures et des identités et une porosité des frontières culturelles particulièrement représentées par les études sur le transnationalisme et la diaspora.

Hermans (2001, 2003) a développé l'approche dialogique de l'identité qui est celle sur laquelle se base ce travail de recherche et qui semble plus adéquate pour étudier le lien entre identité et migration selon les critiques que nous venons de relever. Les précurseurs de cette approche sont James et Bakhtine. Le premier a étudié la psychologie du self en différenciant le « Me » du « I ». Le « I » est le « self-as-knower » qui renvoie à la distinctivité de la personne (individualité), à sa continuité dans le temps et à son sentiment de volition (s'approprier ou non des pensées, être actif dans son expérience). James considère le « Me » comme le « self-as-known » et il est constitué des éléments considérés comme lui appartenant (James, 1890 in Hermans, 2001, p.244). Bakhtine quant à lui, à travers son travail sur les écrits de Dostoïevski souligne la multiplicité des personnages qui existe dans le roman polyphonique et introduit la notion de « multivoicedness » et de dialogue interne de l'individu entre les différentes voix présentes en lui (1973 in Hermans 2001, p.247).

Hermans reprend leurs concepts pour élaborer le self dialogique. Il le définit en le mettant en contraste avec le self individualiste : « the dialogical self is based on the assumption that there are many I-positions that can be occupied by the same person. ». Le « I » rejoint celui de James et le « I » dans une position « can agree, disagree, understand, misunderstand, oppose, contradict, question, challenge and even ridicule » le « I » dans une autre position (Hermans, 2001, p.249). Le terme « position » renvoie aussi au fait que le self dialogique est une combinaison de caractéristiques spatiales et temporelles, il est situé dans un certain temps et un espace donné. Hermans décrit deux sortes de positions : externes qui sont ressenties comme faisant partie de l'environnement (exemple : mon copain, mon père) et internes qui sont ressenties par l'individu comme faisant partie de soi (exemple : I comme personne joyeuse, sportive) (2001, p.252).

Prokopiou, Cline et de Abreu (2012) ont utilisé cette perspective dialogique pour mener des entretiens avec de jeunes Anglais d'origine pakistanaise. Ils prennent en compte la culture dans cette perspective et la définissent comme « a fluid, unfinished process which is constantly created and renewed within historical, political and economic discourses. » Ils considèrent aussi que l'identité n'est pas une propriété des individus mais qu'elle est plutôt construite

culturellement et historiquement dans des discours qui sont façonnés par des contraintes culturelles, sociales et historiques. Pour la comprendre il faut donc la contextualiser. Le self est composé de nombreuses « I-positions » qui pour les auteurs peuvent être soit actives et « voiced » soit inactives ou en hibernation mises alors sous silence. Ces dernières sont néanmoins toujours accessibles et peuvent être réactivées en cas de menace, incertitude ou changement rapide pour maintenir la continuité de l'identité (2012, p.505). Leur recherche amène une perspective intéressante pour étudier le lien entre migration et identité. En effet, les auteurs montrent qu'en vivant dans un même contexte, les deux frère et sœur sujets de l'étude agissent et se représentent différemment selon le dialogue interne qu'ils ont entre les différentes voix et positions qui se présentent à eux. Par exemple, un des jeunes entend la voix du racisme présent dans la société britannique envers les musulmans en même temps que celle qui souligne sa position « je suis musulman », cela le mène dans un conflit pour savoir s'il doit le dire ou le taire. De plus, les auteurs relèvent le fait qu'il est important dans ce genre de recherche d'utiliser l'entretien et la narration pour permettre aux individus de se raconter et de donner leur représentation subjective de leur vécu.

De nombreux auteurs comme Bruner par exemple ont relevé l'intérêt de la narration et du récit comme outils pour permettre aux personnes de trouver ou retrouver de la continuité dans leur identité. Ce qui paraît d'autant plus important dans le cas de l'immigration qui amène une rupture dans la vie d'une personne. Nous allons développer cette idée dans le point suivant.

1.2 Récit de migration et identité narrative

1.2.1 Récit de vie et identité narrative

Bruner (1987) observe que les narrations sont des outils omniprésents dans la vie des hommes et qu'elles leur permettent de justifier, décrire, expliquer leurs actions tout au long de la vie. Sarbin (1986) rajoute que l'homme perçoit, réfléchit et interagit socialement sur la base des structures narratives

Bruner s'intéresse au récit d'histoires et à leur structure. Celles-ci s'organisent autour de cinq éléments que Bruner reprend de Kenneth Burke : « an Agent, an Action, a Goal, a Setting, an Instrument » (1945 in Bruner, 1987, p.697). Il

considère qu'à la base de toute histoire apparaît une difficulté qui guide l'action. McLean, Pasupathi et Pals relèvent la même idée en définissant cette difficulté par une expérience « disruptive or unresolved » qui « challenge one's sense of self » (2007, p.271). Macías Gómez-Estern et de la Mata Benítez rajoutent qu'en structurant « the acts in sequences, exploring characters' intentions and emotions and explicitly or implicitly evaluating facts, stories help to organise the chaos of experience in a more or less sensible and coherent way », cela illustre le pouvoir intégrateur du récit et sa fonction de « sense-making » (Macías Gómez-Estern & al., 2013, p.352).

Dans son article « Life as narrative », Bruner (1987) va plus loin en disant qu'il n'y a pas d'autre façon que la narration pour décrire le temps vécu. Il relève que « narrative imitates life, life imitates narrative ». "Life" in this sense is the same kind of construction of the human imagination as "a narrative" is » (1987, p.692). De plus, il souligne le fait que la manière de vivre n'est pas séparable de la façon dont elle est racontée car la vie « is not "how it was" but how it is interpreted and reinterpreted, told and retold » (1987, p.708). Ainsi pour Bruner, les autobiographies ou récits de vie, ne sont qu'une vie possible parmi d'autres car elles dépendent autant de la culture que d'influences linguistiques et personnelles. Ainsi, selon Macías Gómez-Estern & al. (2013), les récits de vie sont racontés d'une manière très personnelle, à la première personne du singulier, tout en suivant le modèle du groupe culturel auquel l'individu appartient.

Une caractéristique importante du récit de vie demeure que le narrateur est le personnage principal, ce qui implique, selon Bruner (1987), que l'authenticité d'une l'histoire ne peut être vérifiée. Il considère néanmoins que le récit a été narré avec des critères internes ; le narrateur va par exemple chercher à couvrir tous les événements de sa vie mais cela n'empêche pas certaines omissions, volontaires ou non. De plus, le récit de soi prend sens dans une certaine culture et un contexte particulier. En effet, comme Bruner le souligne (1987), la culture donne une certaine forme au récit ; le narrateur doit respecter certaines conventions implicites. Celles-ci permettent d'écrire une « tellable or good story » (Macías Gómez-Estern & al. 2013, p.352). Bruner rajoute que le récit est l'outil qui permet de rendre les « conflits et les incommensurabilités (de la

culture) aussi ordinaires que l'ordre naturel » (Bruner, 2006, p.121). Il permet en effet de rendre compte des croyances et valeurs de la société potentiellement discordantes afin de résoudre leur contradiction. Le récit de soi est ainsi autant élaboré de l'intérieur, selon la perspective du narrateur, que de l'extérieur car il est raconté selon une culture et dans un contexte déterminé. McLean et al. utilisent le terme « situated story » pour désigner les narrations autobiographiques, ceci pour illustrer le fait que ces histoires sont créées par des individus particuliers dans une situation spécifique dans un but précis et pour une certaine audience (2007, p.262). Macías Gómez-Estern et al. (2013) relèvent le fait qu'un individu se positionne différemment dans son histoire selon le public auquel il raconte son histoire.

Les récits de vie permettent aussi l'accès à une certaine connaissance de soi et à son interprétation ainsi qu'à une identité spécifique, l'identité narrative (Ricoeur, 1991, p.73). McAdams et McLean la définissent comme « a person's internalized and evolving life story, integrating the reconstructed past and imagined future to provide life with some degree of unity and purpose » (2013, p.232). En effet, les récits de vie permettent aux individus de trouver du sens et de la continuité dans leur identité malgré les changements qu'elles vivent. McLean et al. considèrent ainsi que le « storytelling is at the heart of both stability and change in the self » (2007, p.262). Elles illustrent leur propos en expliquant dans leur article l'impact de la narration sur le développement de l'identité et en particulier de l'égo qu'elles définissent comme « a major part of the self » et comme un processus (2007, p.269). Le développement de celui-ci se focalise sur le « level of complexity with which people view the relation between themselves and the world and how that complexity changes over time » (2007, p.269). A l'âge adulte, son développement devrait être plutôt stable mais si ce n'est pas le cas cela peut être dû à un événement perturbateur qui incite l'individu qui le vit à revoir son self et ses représentations du monde. Pals relève que le processus d'exploration des narrations permet à l'individu qui vit ces événements perturbateurs de « grappling with the complexity of an experience, exploring its meaning and actively interpreting its transformative impact » (2006 in Mclean & al. 2007, p.270). Au contraire, les traits de personnalité restent plutôt stables dans le temps et servent de guide pour

construire la narration ce qui explique les différences interindividuelles dans la manière d'organiser et de traiter son expérience.

Après avoir parcouru les différents éléments constitutifs d'un récit de vie nous allons relever l'intérêt de leur utilisation dans le cas d'éléments disruptifs comme la migration.

1.2.2 Récit et migration

La migration représente une rupture importante dans la vie des individus, ce qui influence la construction de leur identité et de leur histoire de vie. Dans cette situation, le récit de soi est un outil important pour permettre aux immigrants de retrouver de la cohérence, du sens et de la continuité dans leur histoire de vie.

Macías Gómez-Estern & al. (2013) relèvent qu'analyser les narrations de migrations permet aux chercheurs d'observer le processus de « faire du sens » dans l'expérience de déplacement. De plus, à travers les narrations, les individus peuvent exprimer et élaborer leurs expériences émotionnelles et faire un pont entre les dimensions personnelles et psychologiques de leur identité. L'impact émotionnel de la migration est très important et de nombreuses études se sont penchées sur la santé mentale et l'ajustement psychologique de plusieurs populations migratoires. Les émotions apparaissent dans les histoires à travers un ensemble de « affect keys » comme des changements dans le volume ou le ton de voix et la description d'états émotionnels (Macías Gómez-Estern & al. 2013, p.349). Les narrations servent aussi aux individus à créer un pont entre leur passé et leur présent en ajustant leur passé aux conditions actuelles et elles leur donnent aussi la possibilité de faire un lien avec l'avenir qu'ils souhaitent, ce qui permet de retrouver une certaine continuité dans leur histoire de vie (2013, p.349).

Dans leur étude Macías Gómez-Estern et al. (2013) examinent la structure et la thématique de récits de migration d'individus ayant émigré d'Andalousie dans une autre région d'Espagne ou à l'étranger. En analysant les discours tenus pendant les différents focus group, ils remarquent qu'en comparaison avec le groupe non-migrant, les émigrés répondent à la question « Is there an Andalusian identity ? » en se basant sur leur propre expérience et sous la forme de narrations personnelles. Les auteurs trouvent, de plus, que les migrants

parlent de leur patrie, l'Andalousie, avec une forte émotion, qu'ils l'idéalisent et disent ressentir une forte perte et de la nostalgie. Ceux-ci structurent leur récit en deux parties. Ils décrivent d'abord un cadre initial, en Andalousie, où ils se trouvent dans une situation idéale et stable. Cet état canonique est ensuite perturbé par une « complication action » où, pour des raisons inattendues, ils doivent quitter leur patrie (Macías Gómez-Estern & al., 2013, p.357). Ils évaluent l'Andalousie très positivement par rapport à leur culture d'arrivée. Macías Gómez-Estern et al. (2013) trouvent que plusieurs thématiques se répètent dans les narrations des participants migrants : le paradis perdu de leur patrie, l'entrelacement entre leurs identifications personnelles et culturelles mis en parallèle avec leur passé individuel et social ainsi que leur état émotionnel nostalgique quand ils se rappellent de l'Andalousie.

Dans sa recherche sur les récits de migrants allemands arrivés en Nouvelle-Zélande, Boenisch-Brednich étudie les différents sujets qui sont relatés dans les récits de vie de migration des participants, elle en trouve trois principaux : « a) stories about leaving and arriving b) stories about the first year in New Zealand which are stories about misunderstanding, language problems, homesickness ; basically about feeling alien, and being considered alien and c) there is a form of narratives covering the whole life of a migrant : the narratives of comparing countries and cultures – the culture you come from and the one you are now living in » (2002, p.70).

Le récit de migration semble ainsi un outil intéressant à utiliser dans la recherche sur les vécus migratoires puisqu'il permet de relever des éléments qui se retrouvent dans les divers récits ainsi que de mettre en lumière les différences interindividuelles dans les différentes histoires de vie et leur perception par les migrants. Cependant, une critique peut être faite à l'utilisation du récit de vie dans les études sur les vécus migratoires où celui-ci est provoqué par les chercheurs dans un contexte comportant des rapports de force et différents statuts. Ceci peut générer une narration semblant homogène avec des éléments racontés qui ont été sélectionnés par les répondants selon « leur degré de pertinence jugée par rapport à la thématique suscitée par le chercheur », comme le relève Maitilasso, chercheuse en sociologie s'étant intéressée à l'entretien biographique dans le cadre de la migration (2014, p.242). Cette idée est aussi développée par Boenisch-Brednich, qui dit que dans

un entretien, « the individual history of migration in an interview appears as a string of well-formed narratives, interrupted by periods of consideration, thinking about unexpected questions, and the virtuoso presentation of key narratives which the person has developed in the course of his or her migration history » (2002, p.68). Ainsi malgré l'intérêt apporté par les narrations de migration pour avoir un aperçu de la manière dont l'individu perçoit sa migration et construit son identité, il ne faut pas oublier que ces récits se font dans un certain contexte.

Après avoir explicité les différents éléments des récits propres aux narrations de migration, nous allons relever l'intérêt de la narration de vie en groupe.

1.2.3 Récits de vie en groupe

Le dispositif qui a été utilisé dans cette étude pour récolter des récits de migration est l'atelier d'écriture. Ce choix s'est basé sur la conception que le groupe peut être considéré comme un soutien dans l'élaboration narrative d'immigrants, ces derniers pouvant partager leur histoire avec des personnes ayant certainement vécu certains événements et difficultés similaires dans leur parcours migratoire. De plus se raconter à un groupe donne la possibilité de remettre l'individu dans un contexte relationnel, ce qui lui permet de créer des liens avec les membres du groupe pour partager son histoire dans un cadre soutenant et bienveillant. Denborough (2011) développe ce processus d'inclure la narration individuelle dans le collectif dans son livre « L'Approche narrative collective ». Dans cet ouvrage, il s'intéresse aux individus traversant des étapes de vie difficiles et à qui la parole est peu donnée (prisonniers, migrants). Il considère que ces personnes sont les porte-paroles d'un problème social telles que les difficultés d'intégration si nous prenons le cas d'immigrants. Pour cet auteur, il est important que ces personnes puissent exprimer leur vécu pour redevenir agent de leur vie et dans un deuxième temps permettre à des individus vivant les mêmes difficultés d'utiliser ces récits comme des ressources pour leur propre vie. Pour Denborough donner la parole aux individus leur permet d'être reconnus dans leur vécu et leurs difficultés et de pouvoir aussi se joindre à des actions collectives comme la résistance à la stigmatisation de la migration.

Coopman et Janssen (2010), chercheurs cliniciens s'intéressant à la narration de soi en groupe, rajoutent que la narration en groupe permet aux participants de s'inscrire dans un groupe qui représente la sphère sociale. Cette dimension de « se réinscrire dans le collectif » semble primordiale dans le contexte des cultures individualistes occidentales où il est plus difficile d'entrer en contact avec les autres membres de la société. Cela est d'autant plus intéressant pour des personnes arrivant dans une nouvelle société de rencontrer des personnes vivant ou ayant vécu un parcours similaire lors de leur arrivée en Suisse. Les auteurs relèvent que « là où la méthode du récit de vie contribue à remettre du lien entre les différentes parties de leur existence et à les reconnecter à leur propre histoire, le groupe réarticule leur histoire à celles d'autres individus » (2010, p.124). Un élément important soulevé par Coopman et Janssen est le fait que les interventions des membres du groupe par rapport à l'histoire d'une personne, comme par exemple des questions sur des éléments de vie non compris ou des exclamations concernant des moments difficiles, amènent le narrateur à développer son histoire mais aussi à se poser des questions sur ses choix de vie. Se raconter au groupe amène donc les individus à co-construire leur récit avec l'aide des autres participants, ce qui est un processus d'interaction dans l'élaboration de la narration analysé dans cette recherche.

Se raconter à et au groupe semble, de plus, moins menaçant pour l'identité des personnes ayant vécu la migration que les situations où elles se retrouvent seules face à un chercheur ou un thérapeute qui veut investiguer leur vécu. En effet, celles-ci font partie d'un groupe où les membres ont vécu des événements analogues et ont aussi des statuts similaires au contraire des contextes de recherche ou de thérapie où des rapports de force existent avec des statuts asymétriques entre les sujets et les chercheurs ou les cliniciens. Ce constat a amené la mise en place de thérapies collectives narratives avec la création de groupes de soutien, comme les alcooliques anonymes par exemple, et de recherches utilisant des dispositifs tels que les focus groupes permettant non seulement d'utiliser le groupe comme soutien à l'élaboration narrative mais aussi comme entité ou système représentatif de l'individu qui fait partie d'une société où il raconte et se raconte à d'autres personnes.

Après avoir évoqué les différents éléments spécifiques à la narration en groupe et son intérêt pour notre recherche portant sur le récit de la migration, nous allons expliquer la démarche suivie pour mettre en place cette étude.

2. Démarche de recherche

2.1 Contexte et participants

2.1.1 Démarche

Comme explicité dans l'introduction, nous avons l'intention d'explorer le vécu de migrants, de faire une recherche participative sur le terrain. En échangeant avec ma directrice de mémoire, nous avons décidé d'utiliser comme dispositif les ateliers d'écriture qui se déroulent dans de nombreuses bibliothèques interculturelles. Nous avons ainsi contacté celle de Renens, Globlivres et ses responsables ont tout de suite approuvé notre projet. Afin d'éclairer le contexte de cette étude, nous allons présenter cette bibliothèque. De plus, nous expliquerons la démarche utilisée pour mettre en place les ateliers et leur déroulement. Les participants seront décrits et un résumé de leur récit sera présenté. Dans un dernier temps, nous décrirons les trois analyses réalisées dans le cadre de cette recherche.

2.1.2 Globlivres

La bibliothèque Globlivres se trouve proche de la gare de Renens. C'est une bibliothèque publique et associative gérée par l'Association Livres sans frontières. « Elle tient à disposition de ses lecteurs 30'000 livres dans 280 langues : ouvrages pour enfants, adolescents et adultes ; livres bilingues ; méthodes d'apprentissages de langue ; dictionnaires ». Globlivres « propose un lieu convivial et des activités pour réunir immigrés et autochtones favorisant l'échange et la reconnaissance réciproque » (Globlivres, 2017). De plus elle permet de créer un pont entre le pays d'origine et celui d'accueil.

L'association « Livres sans Frontières, Renens » qui est à la base de Globlivres, est une association politiquement et confessionnellement neutre à but non-lucratif et qui poursuit principalement le but d'encourager la population non-francophone à lire. Celle-ci est membre fondateur d'Interbiblio, l'organisation faîtière des bibliothèques interculturelles en Suisse.

Les buts de Globlivres et des autres bibliothèque interculturelles sont multiples : « a) Promotion de la diversité culturelle et linguistique des bibliothèques et des échanges interculturels b) Promotion de la langue première

et de la lecture, notamment auprès des enfants et des jeunes c) Mise en réseau de ses membres et soutien de la communication entre eux d) Aide à la formation de base et à la formation continue de ses membres e) Recherche de fonds et « lobbying » suprarégionaux f) Relations publiques g) Collaboration avec d'autres institutions poursuivant des buts similaires h) Toute autre activité favorisant l'atteinte des buts de l'Association » (Interbiblio, 2016).

De plus, de manière plus précise, Globlivres vise plusieurs objectifs pour son public : favoriser «un éveil aux langues et écritures du monde et l'ouverture à d'autres cultures ainsi que le respect de la différence », valoriser « les langues des élèves allophones, les encourager à lire dans leur langue maternelle et faciliter l'apprentissage du français grâce à des livres bilingues » et renforcer les liens des enfants avec leurs parents par le biais de la littérature de leur pays d'origine (Globlivres, 2017).

La bibliothèque Globlivres apporte aussi de nombreuses informations aux immigrés par l'intermédiaire de brochures sur des thèmes divers comme l'intégration dans le canton de Vaud ou le système de soins en Suisse. Beaucoup d'activités y sont organisées : accueil de classe et éveil à la diversité, ateliers de discussion pour favoriser le contact entre locaux et migrants et pour aider ces derniers dans l'apprentissage du français, des soirées bibliothèques vivantes pour favoriser les échanges, des lectures d'auteurs et des soutiens à la lecture et à l'écriture de documents officiels.

Je me suis rendue à plusieurs ateliers de discussion pour présenter notre projet et ainsi recruter des personnes désirant y participer et faisant preuve d'un niveau de français suffisant pour que nous puissions nous comprendre à l'oral et à l'écrit.

2.1.3 Participants

Suite aux présentations à trois ateliers de discussion ainsi qu'au dépôt de flyers (Annexe 1) à Globlivres, une dizaine de personnes se sont inscrites pour participer à notre projet. Après avoir fixé les rencontres au mois d'octobre et de novembre, six personnes pouvaient participer aux cinq ateliers intitulés « Être

le héros de sa propre histoire » : Manuel¹, un Argentin d'environ trente-cinq ans, Irina, une femme d'origine russe d'environ le même âge, Lan Chi, une femme faisant partie de la même tranche d'âge que les deux participants précédents et dont les parents sont originaires du Vietnam, Esther, femme d'une soixantaine d'années et originaire d'Iran, Ava, jeune femme d'une vingtaine d'année de la même origine qu'Esther ainsi que Kim Anh qui connaît cette dernière et a environ le même âge et qui est originaire du Cambodge.

2.2 Les ateliers d'écritures

2.2.1 Objectifs et craintes

Les objectifs des ateliers étaient doubles. Il s'agissait premièrement d'inciter les participants à réfléchir à leur parcours migratoire puis à le narrer, leur permettant ainsi, comme souligné dans la partie théorique sur le récit de vie, de travailler la continuité dans les événements de leur vie et d'y donner un sens. De plus, les participants se racontaient en et au groupe qui leur servait de soutien à l'élaboration de leur pensée narrative et de leur récit tout en reliant leur histoire personnelle à une dimension plus collective.

Le but visé était que les participants écrivent leur histoire de migration en cinq ateliers afin qu'un dossier collectif puisse être réalisé (Annexe 2). J'ai aussi participé en tant que membre du groupe en écrivant l'histoire de ma migration du Valais au canton de Vaud. Nous voulions ainsi d'une part, réduire l'asymétrie existant dans les recherches entre les sujets et les chercheurs et établir un climat de confiance favorisant le partage réciproque ; d'autre part, nous souhaitions diminuer l'influence du biais de désirabilité inhérent à ce type d'échange. Néanmoins, nous sommes conscients que ces différences de statuts et de rôles ne peuvent pas s'effacer complètement puisqu'il existe une distinction entre l'animatrice qui apporte les informations et les consignes et les participants qui l'écoutent (Maitilasso, 2014).

Deuxièmement, les ateliers ont permis d'obtenir des récits uniques et personnels de migration qui ont servi de base aux trois analyses réalisées dans

¹ Les prénoms ont été modifiés.

cette étude pour répondre aux questions de recherche présentées dans l'introduction.

Cependant, j'avais quelques craintes concernant la difficulté pour les participants de comprendre certains termes, démarches des ateliers et de réussir à faire un retour sur leurs souvenirs sans que cela soit trop menaçant pour eux. C'est pourquoi nous avons cherché à chaque atelier à ce que les éléments théoriques et les exercices soient compréhensibles par tous les participants, en évitant les termes compliqués. Nous avons accompagné les migrants dans chaque étape de l'élaboration de leur récit migratoire. La mise en place d'un cadre bienveillant, clair et aidant a favorisé la confiance, incitant à l'ouverture aux autres et aux échanges réciproques d'événements très personnels. Nous avons veillé à ce que les participants se sentent soutenus et reconnus dans leur travail cognitif et émotionnel.

2.2.2 Déroulement des ateliers

Nous avons mis en place cinq ateliers d'une heure et demie se déroulant sur cinq semaines consécutives entre octobre et décembre. Le fil rouge des ateliers était le contenu d'une histoire et la structure de son intrigue. Pour le contenu des histoires nous nous sommes basés sur les cinq éléments d'une histoire que Bruner reprend de Kenneth Burke : « an Agent, an Action, a Goal, a Setting, an Instrument » (1945 in Bruner, 1987, p.697). L'intrigue des histoires est structurée autour de quatre étapes: la situation initiale, l'élément perturbateur positif ou négatif, les péripéties et l'élément de résolution ou situation finale.

Les ateliers offraient toujours la même structure afin de mettre les participants dans un cadre rassurant, avec une continuité recherchée entre les différentes séances. Les ateliers commençaient à chaque fois par un retour sur le travail réalisé antérieurement et continuaient par une explication du déroulement de l'atelier du jour. Ensuite, des éléments théoriques sur les histoires étaient présentés, suivis d'exercices écrits ou oraux réalisés individuellement ou par groupe. Cela permettait d'avancer l'élaboration des récits de migration des participants et nous terminions les ateliers par un feedback afin de prendre connaissance de l'aisance ou de la difficulté de l'exercice proposé. Puis

suivaient les remerciements au groupe pour les dons de paroles et les échanges amenés lors de l'atelier. La séance s'achevait par l'explication de ce qui serait réalisé la semaine suivante. Chaque participant bénéficiait d'un cahier personnel que je conservais afin d'éviter oubli ou perte qui aurait gêné la suite du travail.

Dans chaque atelier nous voulions étudier un élément d'une histoire pour avancer dans l'écriture du récit migratoire étape par étape. Lors du premier atelier nous avons évoqué la définition et la structure d'une histoire puis nous avons discuté de la thématique du départ. Dans le second nous avons parlé des différents personnages, principaux ou secondaires, faisant partie d'une histoire ainsi que de la manière dont ils sont décrits. Nous avons aussi abordé l'intrigue d'une histoire et ses différentes étapes. Dans le troisième, nous avons continué sur la thématique des personnages et de l'intrigue en ajoutant la notion de cadre d'une histoire. Le quatrième atelier a consisté à réaliser une ligne du temps permettant de résumer les différents éléments (personnages, cadre, étapes) que les participants voulaient évoquer dans leur récit présenté oralement au groupe. Le dernier atelier a été consacré à l'écriture du récit de migration.

1^{er} atelier

Dans le premier atelier nous avons commencé par nous présenter et par faire connaissance afin que chacun soit en confiance pour parler d'éléments personnels. Le but de cette séance était d'introduire la notion d' « histoire » en demandant aux participants de raconter des contes entendus dans leur enfance. Ceci leur a permis de mieux se connaître, dans un contexte chaleureux de partage, et de se familiariser avec la culture des autres membres du groupe. Ils ont raconté des histoires intemporelles et universelles comme les fables de la Fontaine (le Lièvre et la Tortue) et les contes des frères Grimm (Blanche-Neige). Nous avons discuté des différences et des similitudes entre ces diverses histoires pour illustrer le fait que bien que le contenu de ces histoires soit différent, leur structure est toujours semblable.

Nous avons ensuite introduit la notion de « départ » en parlant du héros qui migre d'un monde à l'autre, comme Blanche-Neige qui quitte le palais pour se rendre dans la forêt où elle a de la difficulté à s'adapter aux nouvelles

habitudes et où elle doit faire face à des dangers qui n'existaient pas dans le palais où elle était protégée. Pour travailler sur la thématique du départ, chacun devait penser au moment où il avait quitté son pays d'origine et à ce qu'il avait ressenti à ce moment-là. Nous avons ensuite présenté des images (Annexe 3) illustrant plusieurs départs, soit en couleur soit en noir et blanc, témoignant d'émotions diverses. Chaque participant avait comme consigne d'en choisir une, d'écrire dans son cahier la raison de ce choix, de noter trois mots auxquels lui faisait penser l'image puis de présenter ces éléments aux membres du groupe. Cet exercice a permis de travailler la notion de départ et les émotions qui y sont liées comme par exemple la tristesse de quitter son pays et la joie ressentie de découvrir un nouveau monde.

2^{ème} atelier

Le deuxième atelier portait sur le personnage principal, le héros, et les personnages secondaires dans les histoires. Nous avons commencé par reparler des contes du premier atelier en réfléchissant aux différents personnages qui y étaient décrits. Les principaux, comme Blanche-Neige ou le lièvre et la tortue, sont entourés par d'autres individus, certains bienveillants faisant office d'aidants tels les sept nains pour Blanche-Neige et d'autres néfastes devenant des obstacles dans la vie telle la belle-mère de celle-ci. Cela nous a permis d'aborder la manière dont les personnages sont décrits dans l'histoire par rapport à leurs caractéristiques physiques, leurs dispositions affectives, leurs aptitudes, leur rôle, leurs marques distinctives. Pour soutenir notre réflexion nous nous sommes aidés d'une fiche de lecture (Annexe 4) qui relève les caractéristiques pouvant servir au narrateur pour décrire les personnages de son histoire.

Nous avons utilisé le conte des musiciens de Brême (Annexe 5) pour réaliser un exercice de réflexion sur les personnages présents dans ce conte et leur description. Les participants avaient comme consigne de le lire et de souligner les éléments relatifs aux personnages comme leurs descriptions physiques ou leur rôle dans l'histoire. Nous avons discuté ensemble des éléments relevés en soulignant la spécificité de ce conte dont les personnages sont des animaux et en constatant qu'il contient peu d'éléments descriptifs de leur apparence

puisque le lecteur sait à quoi ressemble globalement chaque animal ; seuls quelques adjectifs qualificatifs tels « vieux » ou « grand » sont utilisés. De plus, nous avons parlé de la morale de cette histoire : malgré le fait que ces animaux sont très différents et ne s'entendent pas dans la nature, ils créent un groupe où les membres deviennent plus forts en se réunissant et peuvent ainsi mieux affronter les situations difficiles. En effet, chacun utilise sa capacité individuelle pour arriver à un but commun. Cette discussion sur la morale a permis de débattre du lien entre les dimensions individuelle et collective dans les histoires.

Ensuite, nous avons parlé de la thématique à la base des ateliers « Être le héros de sa propre histoire » et les implications sur le narrateur et le récit. Nous avons commencé par différencier le héros selon la conception mythique, c'est-à-dire la représentation d'un personnage fort au parcours fantastique qui fait face à des événements incroyables et les personnages principaux que représentent les participants, plus proches de la réalité et avoir un parcours en apparence moins intéressant à narrer. De plus, la difficulté à se raconter a été soulevée, en effet il faut réussir à se souvenir des événements déroulés et à prendre de la distance avec soi-même tout en acceptant l'état émotionnel (positif ou négatif) qui peut en découler. Le but de cette discussion était de mettre les participants en confiance et de les encourager à se raconter ainsi que de souligner l'intérêt de leur histoire constituée d'événements importants dans leur vie et qui valent la peine d'être narrés.

L'exercice suivant consistait pour les participants à réfléchir aux éléments qu'ils souhaitaient raconter dans leur récit de migration. Pour les aider nous leur avons proposé baser leur réflexion sur les quatre étapes d'une intrigue (la situation initiale, l'élément perturbateur positif ou négatif, les péripéties et l'élément de résolution ou situation finale) en écrivant une phrase pour chacune dans leur cahier ceci permettant d'avoir un résumé des éléments que les participants voulaient raconter dans leur histoire. Nous avons continué en réfléchissant aux personnages principaux et secondaires de notre histoire en nous aidant de la fiche de lecture présentée plus tôt dans l'atelier.

3^{ème} atelier

Lors du troisième atelier nous avons continué à parler des personnages que les participants voulaient inclure dans leur histoire. Pour les aider nous leur avons proposé de travailler sur le récit de migration de Lydia Gabor (Annexe 6) faisant partie de l'ouvrage « Le chameau dans la neige » (2007, p. 57-62). L'exercice consistait pour les participants à souligner dans le texte toutes les références aux personnages comme les adjectifs descriptifs et leur rôle dans l'histoire. Ensuite nous avons discuté oralement des différents éléments relevés par les participants. Cela nous a permis de souligner le fait que les personnages principaux sont décrits de manière beaucoup plus détaillée, avec de nombreux adjectifs les qualifiant, au contraire des personnages secondaires.

Après cet exercice, les participants ont eu la consigne de continuer la liste des personnes dont ils voulaient parler dans leur histoire commencée lors de l'atelier précédent, en y incluant pour chaque personne des éléments descriptifs et leur rôle. Il leur a aussi été demandé de relire et compléter le résumé sur les étapes de leur histoire réalisé la semaine précédente.

Ensuite nous avons abordé la notion de « cadre » d'une histoire. Nous avons relevé le fait que toute histoire est située dans un lieu et un temps particuliers et se montre influencée par le contexte socioculturel dans laquelle elle se déroule. Après cette introduction théorique, les participants ont reçu la consigne de relever les indications temporelles et les lieux dans lesquels se déroule leur histoire. Ils ont ainsi pu écrire en quelle année ils ont migré de leur pays d'origine à celui d'accueil en décrivant les endroits où ils ont vécu leur histoire en relevant des éléments concernant leur lieu d'habitation (la Suisse et ses montagnes vertes) ou leur contexte socio-politique (la guerre qui a poussé le participant à migrer).

A la fin de cet atelier nous avons réfléchi à tous les éléments de l'histoire, à savoir les personnages, les étapes de l'histoire, le lieu et quand elle se déroule, permettant aux participants de rédiger leur récit de migration.

4^{ème} atelier

Le but du quatrième atelier était que les participants commencent à rédiger leur récit à l'aide des éléments qu'ils avaient déjà écrits dans les précédents ateliers. Pour les soutenir dans ce travail d'élaboration et éviter qu'ils ne sachent pas comment se lancer dans l'écriture de leur histoire, nous leur avons demandé de dessiner sur une feuille une ligne du temps représentant toute la durée de leur histoire. Ils avaient reçu la consigne d'écrire sur cette ligne les quatre étapes de leur récit et les informations essentielles tels que les personnages, les événements, les lieux et le moment où l'histoire se déroule. Les participants ont travaillé de manière individuelle pendant une vingtaine de minutes. Puis ils ont dû raconter au groupe leur histoire en se basant sur leur ligne du temps. Le but de cet exercice était d'utiliser le récit oral et l'écoute collective comme soutien pour la construction par les participants de leur histoire. Ensuite, ils ont commencé à rédiger leur histoire en prenant en compte leur résumé.

5^{ème} atelier

Le but du cinquième atelier consistait à rédiger les récits de migration. Les participants ont travaillé individuellement sur leur histoire qu'ils ont écrite dans leur cahier. Certains n'ont pas réussi à terminer l'écriture de leur récit et me l'ont envoyé par mail la semaine suivante.

Souper de partage

Comme les récits n'avaient pas pu être terminés lors du dernier atelier, nous avons décidé d'organiser un repas lors duquel chaque participant pourrait lire son histoire et faire-part de ses ressentis. Nous nous sommes ainsi revus à Globlivres pour un souper conviant les participants et leur famille. Chacun a eu la possibilité de lire son récit et a été félicité pour son travail. Le partage d'éléments personnels lors des ateliers a amené notre groupe à créer des liens forts et le souper a été un moment amical et chargé d'émotions. Les personnes présentes au repas ont relevé l'intérêt de ce type de rencontre qui permet de créer des contacts et de partager des éléments personnels qui nous amènent à sortir de l'isolement dans lequel nous pouvons parfois nous retrouver en tant

qu'individu, afin de nous relier au groupe, à la société de manière plus générale.

2.2.3 Les ateliers dans la réalité

Malgré les craintes relevées concernant les ateliers comme le souci concernant la difficulté des exercices demandés ou l'incompréhension entre l'animatrice et les participants, tout s'est bien déroulé. En effet, les participants ont bien pu s'exprimer en français, autant à l'oral qu'à l'écrit. De plus, ils ont relevé avoir beaucoup apprécié le fait de réfléchir à leur vie et à leur parcours migratoire. Ils se sont sentis bien guidés dans les ateliers et savaient dans quelle direction ils se dirigeaient même si certaines tâches comme la lecture et la compréhension de texte étaient moins aisées. Par contre, il a été difficile de respecter le temps que nous avons fixé pour chaque exercice car nous en avons souvent prévu trop peu. J'ai néanmoins décidé de ne pas arrêter les participants si la tâche prenait plus de temps car la dynamique de groupe était très bonne. Je me suis confrontée à une autre difficulté à laquelle je n'avais pas pensé : l'absence de participant(s) à certains ateliers. Pour résoudre cette situation, je leur résumais la matière manquée, en début de séance suivante. Malgré que nous ne nous connaissions pas au préalable, nous avons créé rapidement des liens très forts et l'ambiance était amicale et bienveillante. Nous allons ainsi nous revoir pour garder contact autour d'un pique-nique cet été.

De ces cinq ateliers résultent sept textes, dont cinq ont servi de base à nos analyses. Nous allons les résumer dans le point suivant.

2.3 Les données et les récits

Chaque participant a écrit son histoire de migration. Comme expliqué plus haut, j'ai aussi rédigé l'histoire de ma migration du Valais au canton de Vaud pour effectuer les exercices en même temps que le groupe et pour soutenir chacun de ses membres dans leur élaboration. Néanmoins il a été décidé de ne pas analyser mon texte puisqu'il est biaisé par les lectures de la littérature portant sur les récits que j'ai réalisées pour cette étude.

Au niveau des analyses, on en compte trois. Les deux premières portent plus particulièrement sur les récits et leur contenu alors que la troisième analyse la

co-construction d'un récit lors du quatrième atelier (Annexe 7). Les résumés sont présentés ci-dessous.

Manuel a raconté la migration de sa grand-mère d'un petit village valaisan miséreux à l'Argentine à travers une BD qu'il a nommée « Silhouettes du temps ». Malgré le fait qu'il a élaboré un magnifique travail créatif je ne vais pas utiliser ce récit pour l'analyse car il ne relate pas le vécu du participant mais celui de sa grand-mère. De plus, le fait que le récit soit présenté sous forme de BD ne me permet pas de faire une analyse de données autant approfondie qu'avec l'histoire des autres participants.

Irina, quant à elle, a raconté ses nombreux voyages à travers le monde. L'été, celle-ci voyageait en Europe en auto-stop et dormait chez des habitants grâce au Couchsurfing et, l'hiver, elle se rendait dans les pays chauds telle la Thaïlande. Irina a ensuite décidé qu'il fallait trouver un partenaire avec qui fonder une famille. Son vœu s'est réalisé quand elle a visité la Suisse où elle a dormi chez l'homme qui est maintenant son mari. Dans son récit, elle explique la difficulté de rester vivre avec l'homme qu'elle aime sans avoir de visa, et avec comme seule solution possible se marier.

Esther, la plus âgée, est celle qui fait preuve de plus de sagesse. Elle raconte la vie agréable qu'elle avait en Iran avant que la guerre n'éclate et qu'elle ne soit obligée de fuir avec sa famille en Suisse où elle a scolarisé ses enfants. Dans son histoire, elle explique la difficulté de s'intégrer en Suisse car elle est perçue comme voulant « profiter du système ». Ceci lui vaut de nombreux refus concernant la scolarité de sa fille et d'elle-même. Néanmoins, ses enfants les plus âgés ont pu étudier et travailler en Suisse. Elle vit maintenant en France avec son mari, ce qui lui permet de venir facilement à Lausanne, en bateau, les voir.

Kim Anh est une jeune femme qui a suivi son mari en Suisse. Elle raconte qu'au Cambodge, elle vivait bien avec ses parents qui s'occupaient de tout et qu'il lui suffisait de travailler et d'étudier. En Suisse la vie est plus compliquée car elle ne connaît ni la langue, ni les traditions, ni les pratiques. Elle apprend le français dans des écoles de langues et à l'université ce qui lui permet de

mieux s'intégrer. Elle espère que le plan qu'elle a fait pour son avenir va se réaliser.

Le récit d'Ava commence par l'annonce de la volonté familiale qu'elle migre aux Etats-Unis. Après ses études pendant lesquelles elle a tout mis en œuvre pour apprendre l'anglais, ses parents lui annoncent qu'ils ne veulent plus qu'elle parte. Néanmoins, elle rencontre son mari qui désire aussi émigrer et ils cherchent ensemble où partir pour fuir leur pays, l'Iran, en grande difficulté économique et sociale. Ils finissent par partir en Suisse car le mari d'Ava est accepté à l'EPFL pour étudier. Pour elle, la situation est difficile car elle ne parle pas le français et elle ne connaît pas les us et coutumes de la Suisse. Elle prend des cours de français et explique qu'elle ne sait pas si son mari et elle pourront rester en Suisse car il faudrait qu'ils trouvent un travail pour obtenir un visa.

Lan Chi nous raconte la migration de sa famille du Vietnam en Suisse mais aussi dans le reste du monde comme les Etats-Unis. Elle apporte une belle illustration d'une enfant de migrant qui vit, à travers ses parents, les inquiétudes liées à la fuite de sa famille dans des transports peu sûrs. Elle raconte aussi les difficultés de trouver, à l'adolescence, une identité en équilibre entre deux appartenances culturelles. En effet, pendant cette période, elle ne se sent ni vraiment suisse, ni vraiment cambodgienne et cela se révèle très difficile à vivre tant en Suisse qu'à l'étranger où elle retrouve sa famille élargie lui reprochant d'oublier les traditions de ses ancêtres.

2.4 Analyses

Commençons par relever un point important : les textes que nous avons analysés sont des récits littérisés des parcours migratoires des participants. En effet, comme relevé dans la partie théorique, « life is not "how it was" but how it is interpreted and reinterpreted, told and retold » (Bruner, 1987, p.708). Ainsi, les récits sont construits dans un certain contexte et pour une certaine audience et ne peuvent pas être considérés comme décrivant le parcours réellement vécu par les personnes. Ce sont des récits décrivant une histoire parmi d'autres possibles.

Nous avons réalisé trois analyses sur ces récits littérisés afin de répondre à nos trois questions de recherche : 1) Quelles sont les thématiques qui apparaissent autour de la migration dans les récits ? 2) Quelle perception subjective les participants ont-ils de leur vécu migratoire ? 3) Comment un récit se co-construit-il dans un groupe ?

Nous avons donc commencé par une analyse du contenu des textes pour mettre en lumière la façon dont les personnes ont vécu leur trajectoire en termes d'évènements (analyse de contenu) puis nous avons réalisé une analyse discursive pour comprendre leur vécu en termes de subjectivité (analyse du positionnement des narrateurs). Finalement nous avons analysé les processus interactionnels à l'œuvre dans les récits en groupe pour illustrer le fait que le récit construit n'est pas seulement une juxtaposition d'évènements narrés par une personne mais aussi et surtout une co-construction collective.

2.4.1 Analyse du contenu

L'analyse plus globale du contenu nous a permis d'étudier les récits en relevant les éléments relatifs aux catégories thématiques construites à priori dans notre grille d'analyse. Cette dernière a été créée en nous basant sur les résultats des deux recherches sur les récits de migration de Boenish-Brednich et Macías Gómez-Estern et ses collègues. Boenish-Brednich (2002) relève trois sujets principaux relatés dans les récits de vie de ses participants : le départ du pays d'origine et l'arrivée au pays d'accueil, les difficultés rencontrées lors de la première année d'installation (incompréhension, problèmes de langage, mal du pays) et la comparaison entre les pays d'origine et d'arrivée et leur culture. Macías Gómez-Estern et al. (2013) soulèvent, de plus, que les émotions vécues sont très perceptibles dans les récits de migration tant dans les modifications de tonalité et de volume de voix que dans l'expression d'états émotionnels. Selon ces auteurs, les émotions les plus fréquemment décrites par les immigrants à l'origine de leur recherche, sont la joie liée à l'idéalisation ressentie en parlant du pays d'origine et un sentiment de perte et de nostalgie ressenti en vivant dans le pays d'arrivée. Ces auteurs relèvent que l'histoire commence par une situation initiale et stable qui est perturbée par une complication qui amène les individus à quitter leur pays d'origine.

Ainsi nous avons utilisé les résultats de ces recherches pour décider des thématiques que nous voulions analyser dans les histoires : la description de la vie dans le pays d'origine du participant, les causes qui l'ont poussé à émigrer (complications), les difficultés et les ressources rencontrées dans leur pays d'arrivée, dans notre cas la Suisse et leurs émotions ressenties en rapport avec ce parcours migratoire. Nous avons ajouté à ces catégories, tirées des résultats de recherche, la description que font les participants de leurs projets d'avenir afin de pouvoir étudier la temporalité de leur récit de migration avec leur passé dans leur pays d'origine, leur présent dans le pays d'accueil et leur projection dans le futur. De plus, nous serons attentifs aux comparaisons que peuvent mettre en place les participants entre leur pays d'origine et celui d'accueil.

2.4.2 Analyse du positionnement des narrateurs

Nous avons ensuite réalisé une analyse discursive pour étudier la manière dont les participants perçoivent subjectivement leur vécu migratoire et le positionnement qu'ils prennent dans leur récit.

Nous nous sommes d'abord penchés sur trois manières de se positionner du narrateur décrites par McAdams et McLean (2013) qui sont l'agency, la rédemption et la contamination dont nous allons relever les définitions qu'ils en donnent dans leur article. L'agency est « the degree to which protagonists are able to affect change in their own lives or influence others in their environment, often through demonstrations of self-mastery, empowerment, achievement, or status ». La rédemption consiste en des « scenes in which a demonstrably “bad” or emotionally negative event or circumstance leads to a demonstrably “good” or emotionally positive outcome ». La contamination par contre recouvre des « scenes in which a good or positive event turns dramatically bad or negative, such that the negative affect overwhelms, destroys, or erases the effects of the preceding positivity » (2013, p.234).

De plus, pour cette analyse du positionnement des narrateurs, nous avons utilisé l'évolution du personnage dans les récits décrits par Rorty et repris par Bruner : « Actor as figure, figure becoming a person, person becoming a self, self becoming an individual » (1976 in Bruner 1987, p.705). Cette évolution du personnage permet aussi d'observer des changements au niveau identitaire.

En nous basant sur les éléments théoriques présentés ci-dessus nous avons décidé de séparer l'analyse du positionnement des narrateurs en deux parties.

La première étudie la présence d'agency selon la définition de McAdams et McLean (2013) en y ajoutant les notions de passivité et de réflexivité qui ont été inspirées par le modèle de l'évolution du personnage dans une histoire par Rorty (1976 in Bruner 1987). Nous avons ainsi repéré dans le texte les différentes voix du narrateur : passive, active et pronominale. Dans la voix passive, le sujet subit l'action. La réflexivité consiste à faire un retour sur sa propre expérience en se voyant comme un objet extérieur et la voix pronominale permet d'observer ce positionnement du narrateur. Nous avons étudié ces notions d'agency, de passivité et de réflexivité dans les récits de Kim Anh et d'Irina en regardant leur évolution. Nous avons choisi ces histoires car les deux participants se positionnent différemment dans leur texte et leurs positionnements y évoluent aussi de manière différente.

Dans un deuxième temps, nous avons décidé d'étudier et de contraster les notions de rédemption et de contamination définies par McAdams et McLean (2013) dans les récits de migration de Kim Anh et d'Ava car elles utilisent ces deux notions de manière différente. Nous souhaitons étudier si l'idée relevée par MacAdams et McLean (2013) concernant ces deux notions sont vérifiées dans les deux récits. Ils considèrent, en effet, que les narrateurs ont tendance culturellement à finir leur histoire en utilisant la rédemption, comme une morale, qui permettrait de faire du sens dans leur histoire personnelle ceci afin d'obtenir une identité narrative plus positive. Nous posons aussi comme hypothèse que la migration apporte plusieurs moments de contamination avec des départs précipités ou des désillusions en arrivant au pays d'arrivée.

2.4.3 Analyse de la construction du récit en groupe

Dans la troisième analyse nous nous sommes intéressés à la manière dont un récit se co-construit en groupe. Nous voulions étudier les processus interactionnels à l'œuvre dans l'élaboration d'un récit en groupe, afin de montrer que celui-ci n'est pas simplement une narration individuelle mais aussi une co-construction entre plusieurs membres de celui-ci.

Nous avons décidé d'analyser la retranscription du récit oral de Lan Chi lors du quatrième atelier. Nous avons choisi ce récit car c'est celui qui a amené le plus

de questions et de réflexions de la part du groupe et donc plus de moments de co-construction.

Nous avons donc relevé les énoncés assertifs (affirmatifs ou négatifs), exclamatifs et interrogatifs exprimés par Manuel et Esther, qui sont les deux seuls participants à avoir pris la parole pendant le récit de Lan Chi (Salazar-Orvig, 2003). Nous les avons ensuite analysés en prenant en compte certains principes méthodologiques décrits par Kerbrat-Orecchioni (2007) comme importants pour réaliser une analyse discursive de récits. Nous avons aussi étudié l'influence de ces réactions sur l'élaboration de l'histoire de Lan Chi.

Suite à l'explicitation de ces trois types d'analyse, nous allons vous présenter les résultats obtenus.

3. Résultats

3.1 Analyse thématique

La grille d'analyse du contenu est construite autour de six thématiques : les causes de la migration, la façon dont le pays d'origine est décrit, les difficultés rencontrées pendant l'immigration, les ressources utilisées pour les compenser, les émotions et finalement les projets pour l'avenir. Le tableau suivant reprend ces thématiques en relevant les éléments qui y correspondent dans les récits.

	Causes de la migration	Pays d'origine	Difficultés	Res-sources	Émotions/ressentis	Ave-nir
Kim Anh	Mari	Famille Études Travail Vie au pays	Langue Nouvelle culture Famille manque Problèmes financiers Pas de métier	Mari Etudes en Suisse	Tristesse Espoir	Plan
Ava	Mari Quitter un pays en difficulté Famille	Famille Études Vie au pays Situation politique	Langue Nouvelle culture Visa Problèmes financiers	Mari But dans la vie Etudes en Suisse	Tristesse Certitude Dureté	Plan
Iri-na	Envie de voyager Rencontrer un partenaire Paysages suisses	Travail	Langue Nouvelle culture (traditions, plats locaux) Visa	Mari Soi-même	Dureté Fierté Liberté Se réjouir	
Lan Chi	Etudes des parents Insécurité politique	Famille Situation politique	Langue Nouvelle culture Famille en danger au pays Identité double	Soi-même Mari	Dureté Frustration et désarroi Angoisse Tristesse Joie Fierté Malaise Sérénité	
Es-ther	Insécurité politique	Famille Vie au pays Culture Étude Travail Situation politique	Visa Problèmes financiers Langues Scolarité des enfants	Soi-même Soutien extérieur	Joie Dureté Espoir	

Nous allons reprendre et analyser pour chaque thématique les éléments relevés dans le tableau.

Thème 1 : Causes de la migration

Dans leur recherche, Gómez-Estern et al. (2013) relèvent le fait que l'histoire de migration des immigrants commence par une situation initiale et stable, qui est perturbée par une complication qui amène les individus à quitter leur pays d'origine. Nous considérons que les complications menant à la migration des participants de notre étude peuvent être étudiées en regardant les causes de leur migration.

Dans les récits des participants nous avons pu relever des causes diverses de migration qui sont liées à des choix personnels ou sont extérieures à l'individu. Les causes plus individuelles de migration des participants sont l'envie de voyager, de rencontrer un partenaire et aimer les paysages suisses. Par exemple, dans son récit, Irina décrit comme cause personnelle son envie de voyager : « Pendant la première année de ma vie de voyage, sans plans et arrangements spéciaux, où j'étais libre de toutes obligations, j'ai pu me trouver dans des situations différentes et apprendre d'expériences vraies. » Les causes plus interpersonnelles relevées dans les récits sont les études des parents, suivre son mari ou quitter un pays en difficulté. Par exemple, Kim Anh relève comme cause de migration le fait d'avoir suivi son mari : « Je suis venue en Suisse à cause de mon mari. »

Dans les récits, il apparaît que l'immigration des participants en Suisse dépend d'une volonté d'avoir une meilleure qualité de vie, que ce soit au niveau individuel, en voulant trouver un partenaire, ou au niveau social, en fuyant un pays en difficulté politique ou économique. Il est néanmoins important de souligner que le choix de ce pays leur a, pour la plupart, été imposé par les circonstances : la Suisse est le pays d'origine du mari de Kim Anh et d'Irina, Ava et Esther ont eu de la peine à trouver un pays qui leur accordait un visa car elles viennent d'Iran et les parents de Lan Chi sont venus étudier en Suisse puis ont dû y rester à cause de la guerre qui a éclaté dans leur pays. Nous pouvons constater que dans certains récits des raisons individuelles ont été soulevées en parallèle à des raisons sociales, ce qui peut être illustré par le récit d'Ava. En

effet, son projet de migration est d'abord décrit comme porté par sa famille puis par elle-même et son mari lorsque ses parents changent d'avis, le couple voulant quitter son pays qui est en difficulté.

Thème 2 : Pays d'origine

Nous cherchons, avec cette thématique, à relever la description que les participants donnent de leur pays d'origine pour, dans un deuxième temps, la contraster avec la description faite du pays d'accueil ; nous pouvons ainsi étudier de quelle manière ils utilisent la comparaison entre les deux pays dans leur récit.

Les participants ont relevé des thèmes personnels comme la description de leur famille, leurs études et leur travail au pays d'origine et leurs conditions de vie. Par exemple, Kim Anh explique : « Je suis la première fille d'une famille de deux filles. » Ils ont aussi décrit des thèmes plus sociaux comme la culture du pays d'origine et la situation politique. Par exemple, Esther raconte que dans son pays d'origine « les parents s'occupaient plus des enfants en comparaison à aujourd'hui et c'était pareil dans l'autre sens. On aimait les professeurs et eux aussi nous appréciaient. »

Plusieurs participants ont établi une comparaison dans leur récit entre leur pays d'origine et leur pays d'accueil. Boenisch-Bednich (2002) relève que c'est un des trois principaux sujets relatés dans les récits de migration des sujets de son étude. Elle considère que ces comparaisons entre le pays d'origine et le pays d'accueil forment le système qui sous-tend presque toutes les histoires de migration. De plus, cette auteure affirme que celles-ci sont usitées tous les jours pour réfléchir et parler ainsi que pour donner du sens à notre monde : «in the process of composing points to compare, people create a supposedly objective reality; this enables them to combine argumentation and narration, and to make sense of their world » (2002, p.72). Ainsi Boenish-Brednich (2002) relève l'idée que les comparaisons peuvent être utilisées par les immigrants pour trouver de la cohérence et faire du sens dans leur histoire de migration entre leur passé et leur présent afin de construire une identité narrative plus forte.

Gómez-Estern et ses collègues (2013) expliquent que les participants de leur étude utilisent les comparaisons en décrivant leur région d'origine très positivement en contraste avec celle d'arrivée plus négative. Ceci peut être observé plus particulièrement dans les récits d'Esther et de Kim Anh. Cette dernière décrit la vie dans son pays d'origine positivement : « Au Cambodge, ma vie était belle et je n'avais besoin de réfléchir à rien car je vivais avec mes parents. Tous les jours, je pensais seulement à mes études et je travaillais. » Au contraire, la description de sa vie en Suisse est plus négative : « La première année en Suisse a été dure parce que je ne connaissais pas le français et que j'ai rencontré beaucoup de choses nouvelles pour moi. En plus, ma famille me manquait. C'était très difficile. »

Mais Boenisch-Brednich (2002) relève que les comparaisons peuvent être dans l'autre sens avec une description plus positive du pays d'accueil que celle du pays d'origine, ce qui serait selon elle une tentative pour les immigrants de justifier leur décision d'émigration. Cela peut être observé dans le récit d'Irina, Ava et Lan Chi. Irina décrit la Suisse positivement : « En résumé, j'aime habiter en Suisse. Je me réjouis que des champs restent verts, en hiver aussi, et que je puisse me divertir avec la vue magnifique de la montagne. En fait, la montagne et les champs verts avec des vaches sont exactement les raisons pour lesquelles j'ai voyagé en Suisse. » Au contraire elle donne une description plus négative de son pays d'origine lorsqu'elle retourne à Minsk pour faire les papiers relatifs à son mariage : « C'est à ce moment-là que j'ai dû commencer le long et pénible processus de préparation des documents pour déménager. (...) Avec mon habitude des dernières années de passer le temps d'hiver dans les pays chauds, les mois d'automne froids et désagréables, pleins d'allées et venues aux structures publiques, étaient maintenant très difficiles pour moi. »

Thème 3 : Difficultés

Dans sa recherche, Boenisch-Brednich (2002) décrit trois thèmes importants apportés par les sujets dans leur récit de migration dont la description de leur arrivée au pays d'accueil et les difficultés qu'ils y rencontrent comme les problèmes de langage ou les différences au niveau des normes de la société.

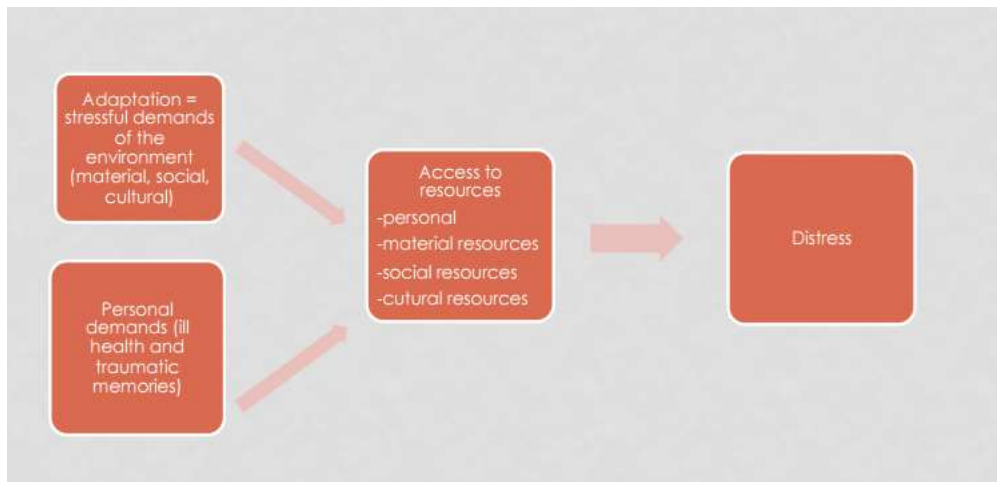
Ces difficultés sont propres aux immigrants qui doivent s'adapter à un environnement inconnu comportant de nouvelles règles.

Les participants de notre étude décrivent principalement des difficultés liées à leur arrivée en Suisse dans une nouvelle société avec une culture et une langue qui leur sont inconnues, des problèmes administratifs (visa) et financiers, la difficulté de trouver un travail et de scolariser leurs enfants. Ava explique dans son récit qu'en arrivant en Suisse, elle a « eu beaucoup de dépenses alors que, pendant ce temps, (elle) ne travaillai(t) pas. » De plus, les participants évoquent aussi des problèmes plus personnels comme ressentir un manque de leur famille ou se faire du souci pour elle. Ava écrit, par exemple, dans son histoire : « Je dois essayer de vivre avec toutes les difficultés comme être loin de ma famille. »

Certains participants décrivent en même temps dans leur récit des problèmes individuels et familiaux. Irina commence par exemple par expliquer les problèmes personnels qu'elle a rencontrés pour rester en Suisse avec ses enfants aux études : « Pour prolonger mon visa touristique, j'ai été obligée de partir pour faire une demande depuis mon pays ». Ensuite elle raconte la difficulté de scolariser sa plus jeune fille en Suisse : « J'ai inscrit ma troisième fille, qui a fait ses 6 ans en Suisse, à l'école. Cela a été un autre problème car la réponse fut négative. » Au contraire, dans son récit Lan Chi commence par expliquer les difficultés qu'ont rencontrées ses parents qui étaient installés en Suisse tandis que leur famille essayait de fuir le Vietnam qui était en guerre : « Je ressens en moi encore les moments de grandes angoisses que diffusait le visage tendu de ma mère préparant les petits paquets d'habits et de nourritures pour ces frères et sœurs restés coincés sur une île. » Elle raconte ensuite les moments difficiles qu'elle a vécus, en tant que fille d'immigrants qui ne se sent ni vraiment suisse, ni vraiment vietnamienne : « Quand je prends le temps d'y penser, cela me ramène à mon adolescence où les questions d'identité sont très fortes. Se sentir appartenir à un groupe ou une communauté et être acceptée était très important pour moi. Ni suisse, ni vietnamienne, ni même eurasiennne. » Cela illustre les questionnements identitaires propres aux enfants de deuxième génération concernant leur double identité.

Thème 4 : Ressources

Ryan, Dooley et Benson (2008) relèvent l'importance pour les immigrants de compenser les difficultés qu'ils rencontrent par des ressources personnelles, matérielles (par exemple financières), sociales et culturelles (religion) pour ne pas se trouver dans une situation de détresse qui mettrait à mal leur santé.



Les participants de notre étude décrivent principalement des ressources personnelles et sociales. Les ressources personnelles relevées sont : faire des études en Suisse, utiliser leurs propres compétences et les buts poursuivis dans leur vie. Ainsi Irina explique qu'elle a appris le français toute seule : « ...français, langue que je suis fière d'avoir apprise par moi-même avec des programmes sur internet et par des expériences où j'ai parlé dans les magasins, avec mon travail comme bénévole dans un centre pour les personnes âgées, et en joignant les soirées de conversations à la bibliothèque Globlivres. » Les participants décrivent aussi l'utilisation de ressources extérieures comme le soutien d'autres personnes tels leur mari ou une personne extérieure. Esther a relevé ainsi : « Plus tard, à l'aide d'un gentil monsieur, j'ai parlé avec le directeur d'une école catholique. »

Dans les récits nous pouvons trouver un équilibre dans l'évocation de ces deux types de ressources à l'exception de l'histoire d'Esther. En effet, celle-ci explique qu'elle a dû trouver des solutions toute seule dans de nombreuses situations comme s'inscrire aux études en Suisse pour pouvoir y rester,

² Schéma repris du cours Prof Goguikian : psychologie clinique interculturelle (GE)

scolariser sa fille, s'occuper de ses enfants qui étudiaient à l'université et elle n'évoque qu'à une reprise une aide extérieure. Irina semble aussi mettre plus en avant des ressources individuelles pour s'intégrer en Suisse comme être bénévole à Globlivres, apprendre le français toute seule ou faire des démarches en Russie pour faire reconnaître son mariage, même si elle parle aussi beaucoup de son mari. Ceci est peut-être un effet de génération puisque ce sont les participantes les plus âgées qui se définissent comme étant elles-mêmes leur première ressource.

Thème 5 : Emotions

Comme le soulignent Gómez-Estern et al. (2013) l'impact émotionnel de la migration est très important et de nombreuses études se sont penchées sur la santé mentale et l'ajustement psychologique de plusieurs populations migratoires. Les émotions apparaissent dans les histoires à travers un ensemble de « affect keys » comme des changements dans le volume ou le ton de voix et la description d'états émotionnels (2013, p.349).

Nos résultats confirment leurs dires puisque, dans le récit des participants, nous pouvons trouver des mots relatifs aux émotions négatives comme la tristesse, le désespoir, la dureté de la vie, la frustration, le désarroi, le malaise et l'angoisse ainsi que des émotions positives comme l'espoir, la certitude, la fierté, la liberté, l'auto-réjouissance, la joie et la sérénité. Les émotions négatives apparaissent la plupart du temps lors de la narration de l'arrivée en Suisse des participants, quand ceux-ci expliquent se retrouver perdus face aux nouveautés et difficultés qu'ils rencontrent. Ensuite, au fur et à mesure qu'ils expliquent reprendre leur capacité d'action sur leur environnement, en prenant en compte leurs ressources, ils semblent décrire des émotions plus positives.

Cette évolution des émotions peut être relevée dans le récit de Kim Anh. A son arrivée en Suisse, elle décrit des émotions négatives comme la dureté de la vie : « La première année en Suisse a été dure parce que je ne connaissais pas le français et que j'ai rencontré beaucoup de choses nouvelles pour moi. En plus, ma famille me manquait. C'était très difficile. » Elle décrit ensuite des émotions négatives de désespoir et de tristesse : « J'ai eu beaucoup de dépenses alors que, pendant ce temps, je ne travaillais pas. J'étais très déprimée et

désespérée mais je remercie mon mari qui m'a supportée pendant tous ces événements. » Ensuite, les émotions décrites deviennent plus positives quand elle réussit à trouver les ressources pour s'adapter à la société d'accueil en apprenant le français et en suivant des études à l'université de Lausanne. Elle le dit ainsi : « Mon chemin est plus facile qu'avant parce que maintenant, je peux bien parler le français et je continue ainsi mes études dans une autre université. » Et elle rajoute à la fin de son récit : « Mais j'ai déjà préparé mon plan pour l'avenir. J'espère qu'il va fonctionner... »

Prenons aussi l'exemple d'Ava qui illustre ce processus d'évolution des émotions dans le récit en parallèle à une description d'une meilleure intégration dans la société d'accueil. En arrivant en Suisse, elle décrit des émotions négatives comme la dureté de la vie car elle ne parle pas le français et doit apprendre de nouvelles règles propres à la Suisse : « Pour moi c'était très dur parce que j'avais toujours pensé aux pays anglophones et donc étudié l'anglais en Iran mais tout à coup je me suis retrouvée dans un pays francophone. Il me fallait apprendre le français avant d'étudier à l'université et j'avais aussi besoin de connaître cette langue pour vivre en Suisse. Il fallait apprendre beaucoup de choses comme les règles de ce pays ou comment vivre dans cette nouvelle société. » Mais elle ne semble, dans son récit, pas autant avancée que Kim Anh dans son processus d'installation en Suisse puisqu'elle décrit peu d'émotions positives à la fin de son histoire. En effet, elle explique ne pas être sûre de pouvoir rester en Suisse : « Mais les difficultés ne sont pas finies parce que je ne suis pas sûre de pouvoir rester en Suisse! C'est possible que l'on change encore de pays après avoir fini nos études car si on ne trouve pas de travail, sans visa, on ne peut pas rester en Suisse. » Néanmoins, elle nuance ses émotions négatives en présentant son but dans la vie qui lui permet de supporter ce qu'elle vit : « Je ne sais pas comment sera ma vie plus tard, mais ce dont je suis sûre, c'est que je veux une vie calme et pleine de succès pour moi-même, mon mari et mes futurs enfants. Je me dis que j'ai ce but dans ma vie et que je dois essayer de vivre avec toutes les difficultés comme être loin de ma famille, les problèmes financiers et autres problèmes dans cette nouvelle société pour l'atteindre. »

Thème 6 : Avenir

Comme le relèvent Gómez-Estern et al. (2013), les narrations aident les individus, et particulièrement les immigrants, à créer un pont entre leur passé et leur présent, leur donnant aussi la possibilité de faire un lien avec l'avenir qu'ils envisagent : ceci leur permet de retrouver une certaine continuité dans leur histoire de vie. Nous avons ainsi cherché à mettre en évidence, dans les textes, ces trois différents temps de vie afin d'étudier si les participants établissent effectivement des ponts entre ceux-ci.

Les résultats illustrent le fait que les immigrants de notre étude parlent beaucoup de leur passé parallèlement à leur présent, comme nous l'avons développé plus haut, avec la description du pays d'origine et de la vie en Suisse avec les difficultés et ressources rencontrées. Par contre, seulement deux participantes ont évoqué leur projet et leurs attentes pour l'avenir : Kim Anh et Ava. Kim Anh explique ainsi : « Mais j'ai déjà préparé mon plan pour l'avenir. » Et Ava exprime : « Je ne sais pas comment sera ma vie plus tard, mais ce dont je suis sûre, c'est que je veux une vie calme et pleine de succès pour moi-même, mon mari et mes futurs enfants. Je me dis que j'ai ce but dans ma vie... ». Le fait que seulement Kim Anh et Ava parlent de leur avenir est peut-être dû au fait qu'elles sont les plus jeunes et qu'elles ne se sentent pas encore dans une situation stable, tandis qu'Esther, Lan Chi et Irina se trouvent dans des conditions qui leur semblent équilibrées et pouvant perdurer. Par exemple, Esther finit son récit sur une description de son présent qui semble stable et avec peu de probabilité de se modifier à l'avenir : « Et depuis, j'ai réussi à vivre à l'autre bout du lac avec mon mari. »

Après avoir réalisé une analyse portant sur le contenu des récits en m'intéressant aux éléments des récits relatifs aux six thématiques, je vais maintenant analyser la manière dont les narrateurs se positionnent dans leur récit en termes de passivité, d'agency et de réflexivité puis dans la rédemption ou la contamination.

3.2 Analyse du positionnement des narrateurs

Dans cette analyse nous avons cherché à étudier le contenu des récits en termes de perception subjective du vécu migratoire des participants en relevant la manière dont ils se positionnent dans leur récit littérisé.

Nous avons séparé l'analyse en deux parties : la première étudie la présence d'agency, de passivité et de réflexivité dans les récits et, la deuxième, la présence de rédemption et de contamination.

Passivité-agency-réflexivité

Pour construire notre grille d'analyse, nous nous sommes basés sur l'évolution du personnage dans les récits, décrite par Rorty et reprise par Bruner : « Actor as figure, figure becoming a person, person becoming a self, self-becoming an individual » (1976 in Bruner 1987, p.705). Nous avons établi un lien entre cette typologie et les trois manières de se positionner (agency, passivité et réflexivité) du narrateur que nous cherchons à étudier en nous basant sur l'analyse narrative réalisée par Bruner dans son article « Life as narrative » (1987). Nous considérons que la partie de la phrase « Actor as figure » peut être liée au narrateur qui se décrit dans la passivité : il subit les événements. « Figure becoming a person » consiste au changement de positionnement du narrateur qui acquiert la possibilité d'agir sur ce qui se passe dans sa vie et commence à se raconter dans l'agency. Ensuite le narrateur fait un retour sur soi et ses actions passées comme signifié dans la typologie de Rorty par « person becoming a self ». Finalement le narrateur décide de ce qui se passe dans sa vie et agit sur les événements « self becoming an individual ».

Nous avons ainsi relevé dans le texte les phrases à connotation passive (« Je suis venue en Suisse à cause de mon mari. »), active (« Alors, j'ai décidé d'envoyer mon dossier à l'université de Lausanne. ») et réflexive (« je pensais que de n'avoir étudié que le français pendant six mois n'était pas assez »). Nous avons observé plus particulièrement le sens général des phrases et ne nous attachons pas précisément aux voix utilisées pour les verbes (passive, active, réfléchie) même si nous nous en sommes servis comme aide à notre analyse.

Nous avons étudié ces notions d'agency, de passivité et de réflexivité dans les récits de Kim Anh et d'Irina en regardant l'évolution de ces positionnements des narratrices. Nous avons choisi ces histoires car bien que les deux participantes utilisent, toutes les deux, les trois manières de se positionner, ces positionnements n'évoluent pas de la même manière entre les deux récits.

1) Kim Anh

Le « je » de la narratrice (ici Kim Anh) se raconte tout au long de son récit à travers de nombreux verbes à la voix active : « je suis venue », « je suis partie », « je vais ». Néanmoins dans le début de son histoire elle semble plus se raconter dans un positionnement passif : « Je suis venue en Suisse à cause de mon mari ». Nous pouvons relever dans cette phrase que malgré la présence d'un verbe conjugué à la voix active, le sens général montre un état passif du « je » de la narratrice avec la présence du « à cause de mon mari ». Cela peut être étudié dans les phrases du texte de Kim Anh suivantes, qui relatent sa vie passée au Cambodge contenant des verbes à la forme active : « j'ai obtenu », « j'ai travaillé », « j'ai rencontré » mais aussi des phrases dont le sens général sous-tend la passivité de la narratrice telle qu'elle le décrit dans son histoire : « ma vie était belle et je n'avais besoin de réfléchir à rien car je vivais avec mes parents ». Ensuite le texte explique l'arrivée de Kim Anh en Suisse et les difficultés (méconnaissance du français et de normes, difficultés financières) que le « je » de la narratrice subit : « la première année en Suisse a été dure », « j'ai eu beaucoup de dépense », « mon mari m'a supportée ». Dans la suite du récit, un changement de positionnement de la narratrice peut être étudié dans la description de ses agissements pour diminuer les difficultés vécues dans son pays d'accueil : « j'ai commencé à étudier le français », « j'ai pu trouver une école », « j'ai pu payer ». Cela illustre que d'un positionnement passif, où le « je » de la narratrice subit les événements de sa vie, elle commence à agir sur ceux-ci pour les modifier. Dans la suite du texte, nous pouvons étudier une autre position prise par la narratrice : la réflexivité sur elle-même et sur son parcours en Suisse: « je réfléchissais à en trouver une autre car je pensais que de n'avoir étudié que le français pendant six mois n'était pas assez ». A la fin de son récit, le « je » de la narratrice semble plus assuré dans ses actes ce qui

peut être illustré par la phrase « j'ai décidé », elle se détermine face à son avenir et à ce qui lui arrive.

L'évolution dans ce récit du « je » de la narratrice respecte ainsi celle de Rorty (1976) où le narrateur évolue de la passivité à un début d'action puis à la réflexivité et finalement à l'agency comme la définissent McAdams et McLean : « the degree to which protagonists are able to affect change in their own lives or influence others in their environment, often through demonstrations of self-mastery, empowerment, achievement, or status » (2013, p.234).

Nous souhaitons évoquer également la notion de « landscape » décrite par Greimas et Courtes et reprise par Bruner : la narration serait jouée sur deux « landscapes » : « a landscape of action on which events unfold » et « a landscape of consciousness, the inner worlds of the protagonists involved in the action » (1976 in Bruner 2003, p. 698). Ces deux terrains de la narration peuvent être relevés dans le récit de Kim Anh avec les événements qu'elle décrit subir dans un premier temps puis elle raconte agir sur ceux-ci et à la fin de son texte, elle relate faire un retour sur soi. Un autre élément amené par Greimas et Courtes peut être étudié dans l'histoire de Kim Anh : l'évolution d'un individu (dans l'article : Œdipe) dans un récit : « The first part of his life is spent in ignorance, the second part in knowledge (about himself and about his previous acts: a reflexive knowledge or "consciousness") » (1989, p.439). En effet, au début du récit de Kim Anh, le « je » de la narratrice subit les événements qui lui arrivent sans faire de retour sur sa vie puis à la fin de son texte, elle revient sur son parcours et sur ce qu'elle peut encore entreprendre pour améliorer ses conditions de vie.

Nous avons ainsi relevé que le récit de Kim Anh utilisait les trois positionnements (actif, passif, réflexif) en suivant l'évolution décrite par Rorty (1976). Nous allons nous pencher maintenant sur le récit d'Irina pour étudier si ses positionnements évoluent de la même manière dans son texte.

2) Irina

Le « je » de la narratrice (ici Irina) commence par faire un retour sur son parcours migratoire : « je n'aurais pas réalisé que je suis, moi-aussi, une immigrante et que j'ai aussi une histoire d'immigration ». Ainsi au début de son texte, nous pouvons voir apparaître un positionnement réflexif qui fait référence au présent de la participante, positionnement qui revient dans le milieu du texte où elle écrit faire un retour sur son parcours en Suisse. Ensuite, le « je » de la narratrice décrit son passé où son positionnement est actif : « j'ai quitté mon travail », « j'ai voyagé », « j'ai appris ». Il semblerait, selon le récit qu'elle nous raconte, qu'Irina décide très tôt dans sa vie des événements qui lui arrivent. Après avoir décrit un passé d'actions, le « je » de la narratrice fait un retour sur sa vie et sa situation actuelle : « Après le début de ma deuxième année en Europe, j'ai donc envisagé les possibilités de ma vie future : soit j'arrêtais mon voyage en rencontrant un partenaire pour faire une famille, soit je m'arrêtais à un monastère pour devenir nonne. » Nous pourrions penser en prenant connaissance du début de son récit, que la participante prendrait elle-même la décision pour son avenir. Néanmoins, ce n'est pas le cas, le « je » de la narratrice se décrit dans la passivité quant à ce choix : « La vie m'a aidée pour le choix », « La vie a organisé toutes les choses pour que nous fassions connaissance » même si c'est la narratrice qui décide de voyager en Suisse. Après son installation en Suisse, la narratrice se décrit comme actrice de ce qui se passe dans sa vie : « j'ai parlé », « j'ai appris », « j'ai accepté ». Néanmoins après la décision qu'elle prend avec son mari actuel de se marier, elle ne se décrit plus dans l'agency individuelle mais collective : « nous nous sommes mariés », « nous devons prendre une décision », « nous nous sommes aventurés ».

La première différence qui peut être relevée entre les récits de Kim Anh et d'Irina consiste dans la chronologie présentée dans les textes. En effet, Kim Anh suit dans son récit le déroulement des événements qui se passent dans sa vie tandis qu'Irina commence par le présent puis revient dans le passé pour finir par décrire sa situation actuelle. Nous pouvons ainsi relever une autre différence entre ces deux participantes dans l'évolution de leurs positionnements, le texte d'Irina commençant une position réflexive du « je »

de la narratrice, qui se positionnent ensuite dans l'agency, la passivité, l'agency individuelle et finalement l'agency collective. Cette évolution des positions de la narratrice ne correspond donc pas à celle de Rorty (1976), que nous avons décrite plus haut. En effet, le « je » de la narratrice se décrit comme active au début de son histoire et ce n'est pas la réflexivité sur son passé passif et les difficultés de la migration qui l'amènent à être active comme cela est le cas pour le récit de Kim Anh.

De plus, nous souhaitons mettre en évidence une autre différence concernant l'utilisation de la réflexivité pour les deux participantes : le retour sur soi décrit par Kim Anh semble réalisé de son propre ressort tandis que dans le récit d'Irina il est favorisé par un évènement externe : les ateliers d'écriture de notre étude. De plus, Irina utilise beaucoup à la fin de son récit l'agency collective pour se raconter ce que ne fait pas Kim Anh dans son texte puisqu'elle se raconte dans l'agency individuelle.

Après avoir analysé ces deux récits avec les schèmes de passivité, d'agency et de réflexivité, nous allons nous intéresser à l'analyse des récits de Kim Anh et d'Ava à la lumière des concepts de rédemption et de contamination.

Rédemption et contamination

Dans un deuxième temps nous avons décidé d'étudier dans les récits de Kim Anh et d'Ava l'utilisation des notions de rédemption et de contamination définies par McAdams et McLean (2013). Nous avons choisi ces deux récits, dans lesquels les deux participantes n'utilisent pas ces notions de la même manière.

McAdams et McLean (2013) considèrent la rédemption comme le fait que des situations négatives peuvent conduire à issue positive. Par exemple, Kim Anh exprime dans son texte qu'après avoir rencontré beaucoup de difficultés en arrivant en Suisse, la situation a évolué favorablement : « Mon chemin est plus facile qu'avant parce que maintenant, je peux bien parler le français et je continue ainsi mes études dans une autre université. » Cette notion est différente de la contamination qui est le fait que des évènements positifs se transforment en des évènements négatifs qui annulent les effets de la positivité ressentie en premier lieu. Par exemple, Ava explique qu'après avoir mis en

place toutes les conditions pour pouvoir migrer aux Etats-Unis : « ma mère m'a dit qu'elle avait changé d'avis et qu'elle ne me permettait plus d'immigrer (...). J'étais trop choquée et triste mais ils m'ont dit qu'ils avaient raison pour cette décision. »

De plus, nous souhaitons examiner si la théorie amenée par MacAdams et McLean (2013) concernant ces deux notions sont vérifiées dans les deux récits. Ils considèrent, en effet, que les narrateurs ont tendance culturellement à finir leur histoire en utilisant la rédemption. Nous posons aussi comme hypothèse que la migration apporte plusieurs moments de contamination avec des départs précipités ou des désillusions en arrivant au pays d'arrivée.

1) Kim Anh

Le « je » de la narratrice (ici Kim Anh) décrit dans son récit, sa vie passée au Cambodge : « Au Cambodge, ma vie était belle et je n'avais besoin de réfléchir à rien car je vivais avec mes parents. » La narratrice dépeint son arrivée en Suisse où elle rencontre de nombreuses difficultés qui semblent contaminer la positivité qu'elle a expliqué ressentir dans son passé : « J'ai eu beaucoup de dépenses alors que, pendant ce temps, je ne travaillais pas. J'étais très déprimée et désespérée... ». Ensuite, elle relève dans son texte qu'elle tâche de faire face à ses problèmes en prenant des cours de français par exemple. Cela l'amène à faire un retour sur elle-même positif malgré les événements négatifs qu'elle raconte avoir vécus en Suisse : « Mon chemin est plus facile qu'avant parce que maintenant, je peux bien parler le français. » Nous pouvons donc relever que l'histoire de Kim Anh se termine par la rédemption.

Le récit de Kim Anh commence par décrire la contamination de sa vie passée qu'elle a vécue en immigrant en Suisse. Mais grâce à ses ressources elle relève avoir pu agir sur les difficultés rencontrées et les diminuer en apprenant le français, ce qui lui permet de se décrire à l'aide de la rédemption à la fin de son histoire.

Le récit de Kim Anh vérifie ainsi notre hypothèse que la migration amène des situations de contamination dans la vie des immigrants avec de nombreuses difficultés rencontrées en arrivant dans une nouvelle société. Relevons aussi

que son histoire correspond à la théorie de MacAdams et McLean (2013) qui considèrent que les narrateurs ont tendance culturellement à finir leur histoire en utilisant la rédemption. Ce processus est décrit par McAdams et McLean comme un moyen d'observer la manière dont le narrateur fait du sens dans son histoire personnelle : « The theme of redemption points to the broader adaptational issue of how human beings make narrative sense of suffering in their lives » (2013, p.234). De plus, ces auteurs considèrent que les individus qui trouvent un sens rédempteur dans la souffrance atteignent un plus haut niveau de bien-être : « narrators who find redemptive meanings in suffering and adversity, and who construct life stories that feature themes of personal agency and exploration, tend to enjoy higher levels of mental health, well-being, and maturity » (2013, p.233).

MacAdams et McLean décrivent le processus de l'utilisation de la rédemption en deux étapes : premièrement la personne explore les expériences négatives qu'elle a vécues en profondeur en réfléchissant à ce qu'elle a ressenti, comment elles se sont déroulées et quels effets cela a eu sur sa vie, ce qui lui permet de développer son identité en faisant un retour. Dans un deuxième temps, l'individu, le self, trouve des résolutions positives de l'évènement ce qui lui permet d'atteindre un ressenti des événements plus positif (2013, p.234). Ces deux étapes peuvent être retrouvées dans le texte de Kim Anh. En effet, elle raconte tout d'abord les difficultés qu'elle a vécues comme par exemple l'ignorance du français puis les émotions ressenties tels la tristesse et le désespoir ainsi que les conséquences sur elle-même l'ayant incitée, par exemple, à s'inscrire à des cours de français. Dans un deuxième temps, elle réfléchit à ce qu'elle a accompli et cela l'amène à dire que son chemin actuel est plus facile car elle possède une bonne connaissance de la langue.

Dans l'histoire de Kim Anh, c'est la migration qui a engendré d'une part la contamination de sa vie passée et d'autre part la rédemption en redevenant partie prenante de son quotidien. Au contraire, comme nous allons le présenter ci-dessous, le récit d'Ava contient des événements contaminants déjà dans son pays d'origine.

2) Ava

Au début de son récit, Ava explique que sa famille porte le projet qu'elle migre aux Etats-Unis. Elle décrit ainsi se préparer pour ce voyage en étudiant l'anglais et en choisissant des études pouvant se poursuivre dans le pays envisagé. Mais cela est contaminé, après la fin des études d'Ava, par la décision prise par sa mère : « Quand j'ai obtenu le diplôme de l'école, ma mère m'a dit qu'elle avait changé d'avis et qu'elle ne me permettait plus d'immigrer(...). J'étais trop choquée et triste mais ils m'ont dit qu'ils avaient raison pour cette décision. Néanmoins le « je » de la narratrice déclare dans son récit qu'elle choisit quand même d'émigrer pour quitter un pays en difficulté, décision soutenue par son mari. Ce dernier obtient un visa pour la Suisse et, dans son histoire, Ava explique qu'ils partent tous les deux pour ce pays. Cette situation d'émigration qui semble répondre à leur envie de partir et favoriser un ressenti positif semble contaminée, dans le récit d'Ava, par leur arrivée en Suisse où Ava décrit devoir surmonter de nombreuses difficultés (langue, visa). Elle met en exergue à la fin de son récit qu'elle a un but dans la vie qui lui permet de supporter les difficultés : « Je ne sais pas comment sera ma vie plus tard, mais ce dont je suis sûre, c'est que je veux une vie calme et pleine de succès pour moi-même, mon mari et mes futurs enfants. Je me dis que j'ai ce but dans ma vie... ». Cette phrase semble démontrer la capacité d'Ava de trouver un sens rédempteur aux événements qui lui arrivent.

Nous pouvons ainsi relever que le récit d'Ava est différent de celui de Kim Anh puisque son projet d'émigration est déjà contaminé dans son pays d'origine. La contamination semble présente tout au long de son récit. Néanmoins, ce dernier se termine quand même par une situation rédemptrice. De plus, dans son histoire, le « je » de la narratrice suit aussi les deux étapes de rédemption développées par MacAdams et MacLean (2013) relevées dans l'analyse précédente. En effet, Ava relate, tout d'abord, les difficultés langagières et d'adaptation qu'elle écrit avoir traversées. Puis elle exprime que cela l'amène à discuter de ce parcours avec son mari et qu'elle suit des objectifs précis de vie acceptant pour les atteindre de traverser certaines difficultés.

Nous pouvons relever que dans les deux récits, les participantes utilisent les notions de rédemption et de contamination et que chacun se termine par une phrase qui permet de trouver un sens rédempteur aux évènements négatifs, ce que MacLean et al. (2007) considèrent comme un impact de la culture. En effet, l'utilisation de la rédemption est valorisée dans nos sociétés puisqu'elle permet de tendre à une continuité du self en mettant du sens dans les évènements de sa vie.

Après avoir examiné les différents positionnements que prennent les participantes dans leur histoire, nous allons mettre en lumière l'apport du groupe dans la co-construction des récits.

3.3 Analyse de la co-construction d'un récit

Dans la troisième analyse nous nous sommes intéressés à la manière dont un récit se co-construit en groupe. Nous voulions étudier les processus interactionnels à l'œuvre dans l'élaboration d'un récit afin de montrer que celui-ci n'est pas simplement une narration individuelle mais aussi le résultat d'une élaboration collective d'une pluralité d'acteurs.

Nous avons ainsi analysé les interactions verbales entre les différents participants lors du récit oral de Lan Chi réalisé pendant le quatrième atelier. Le matériel à la base de nos données est dialogal et est constitué de « discours échangés entre différents locuteurs en présence qui « interagissent », c'est-à-dire s'influencent mutuellement en adaptant tout au long de l'échange leurs comportements discursifs à ceux de leur(s) partenaire(s) (Kerbrat-Orecchioni, 2007, p.13). Kerbrat-Orecchioni relève plusieurs principes méthodologiques pour réaliser une analyse discursive. Elle décrit l'importance d'analyser les interactions orales au niveau verbal mais aussi paraverbal (prosodique et vocal) et non verbal (gestualité). Néanmoins nous avons décidé d'analyser les interactions seulement au niveau verbal, en faisant quelques commentaires à celui paraverbal, puisque nous nous sommes basés sur la retranscription du quatrième atelier. Elle souligne aussi qu'il faut prendre en compte le contexte dans lequel se déroule le discours en interaction qui est une « activité tout à la fois conditionnée (par le contexte), et transformative (de ce même contexte) » (2007, p.16). Le contexte des interactions verbales que nous avons analysées

correspond aux ateliers d'écriture que nous avons mis en place dans la bibliothèque de Globlivres. La consigne donnée aux participants pour le quatrième atelier consistait à raconter leur histoire au groupe en cinq minutes sur la base du résumé écrit précédemment. Celle-ci a été partiellement modifiée puisque chaque participant a parlé plus de dix minutes. En effet, vu l'implication active de chacun des membres du groupe posant des questions et exprimant des commentaires, l'énonciation de l'histoire prend plus de temps qu'en individuel et le récit s'enrichit.

Kerbrat-Orecchioni amène un autre principe qu'elle trouve important pour analyser les interactions verbales : « l'analyse doit se faire du point de vue des membres » (2007, p.20). Nous avons donc essayé dans notre analyse de reconstituer au mieux le travail d'élaboration et d'interprétation réalisé par les participants.

Comme relevé plus haut, nous avons décidé d'analyser la retranscription des interactions verbales lors du récit oral de Lan Chi. Nous avons choisi cette partie de la retranscription car c'est celle où le plus de questions et de réflexions de la part du groupe ont émergé, plus particulièrement de Manuel et d'Esther puisque ce sont les seuls à s'être exprimés, ce qui a donc amené plus de moments de co-construction. Nous avons relevé les énoncés de la participante et des autres membres du groupe et l'influence qu'ils ont eu sur le récit de Lan Chi tels que des approfondissements ou des modifications dans ce qu'elle racontait.

Salazar-Orvig relève quatre types d'énoncé : « assertif (ou déclaratif), interrogatif, exclamatif ou injonctif » (2003, p.284). De plus, elle considère qu'à chaque type d'énoncé correspond un positionnement du locuteur. Avec un énoncé de type assertif le locuteur prend en charge ce qu'il exprime et le considère comme vrai tandis qu'un énoncé de type interrogatif lui permet de transmettre la responsabilité à la personne à laquelle il s'adresse. De plus, Salazar-Orvig souligne le fait qu'un énoncé est toujours soit à la forme négative soit à la forme affirmative.

Pour cette analyse nous nous sommes particulièrement intéressés aux énoncés donnant des informations sur le travail de co-construction et donc aux

interventions des autres interlocuteurs (ici Manuel et Esther). Nous avons pu étudier dans les vingt et une phrases exprimées par ces deux interlocuteurs, lors du récit oral de Lan Chi, trois types d'énoncés : interrogatif, exclamatif et assertif (forme affirmative et négative). Nous avons principalement analysé les interactions verbales entre les trois participants. Néanmoins, il semble important de relever qu'une communication paraverbale a pu être observée avec beaucoup de rires présents dans le groupe.

Nous allons d'abord relever les énoncés de type interrogatif dans les interactions verbales entre Lan Chi, Manuel et Esther. Les interrogations de ces deux participants par rapport au récit de Lan Chi sont d'une part des demandes de clarification autour de points portant sur des faits ou la chronologie de l'histoire par rapport à ce que Lan chi a raconté et d'autre part des questions portant sur le contenu, sur des éléments dont elle n'a pas parlé.

Nous avons pu étudier neuf énoncés interrogatifs dans le récit oral de Lan Chi dont un seul a été émis par Manuel.

Énoncés interrogatifs	Thèmes	Illustrations (M = Manuel, E = Esther)
Demande de clarification (questions sur ce qui est dit)	Faits Qui faisait partie du voyage Origine des parents Motivation des parents à rester en Suisse	E : « Vous étiez les deux dans l'avion ? » E : « Ah, mais ils (parents de Lan Chi) n'étaient pas suisses ? « Ici ? » E : « Est-ce que vos parents étaient venus pour rester un tout petit moment où depuis le début ils avaient décidé, ou au milieu, ils avaient décidé de rester ? »
	Chronologie Arrivée des parents Période du voyage Âge lors des questions d'identité	E : « Tes parents habitaient en Suisse avant ? » E : « Après votre retour du Vietnam ou non ? » E : « Quand est-ce que vous avez eu ces questions ? »
Demande sur le contenu (questions sur ce qui est omis)	Flashbacks Contenu de l'histoire	E : « Mais vous avez parlé de ces histoires avec votre entourage ? » M : « Mais ça c'est l'histoire »

Nous allons maintenant nous pencher sur les énoncés assertifs (affirmatifs et négatifs) ainsi que sur ceux exclamatifs. Nous avons pu relever onze énoncés assertifs dont deux négatifs et 1 énoncé exclamatif.

Énoncés assertifs	Esther	Manuel
Affirmations	<p>« Avec vous. »</p> <p>« Et vous avez vécu en Suisse. »</p> <p>« Ah oui, d'accord. »</p> <p>« Ah d'accord, j'ai compris. »</p> <p>« Normalement c'était comme ça. Les Européens qui venaient travailler là aussi, presque la même chose, les saisonniers qui venaient. Les italiens, les autres ils ont encore construit la maison chez eux ça veut dire qu'ils avaient envie de retourner, ce n'était pas pour rester. »</p>	<p>« Mais c'est pas vrai, désolé mais c'est... »</p> <p>« C'est une bonne chose, oui. »</p> <p>« Tu as appris tout ça de manière inconsciente. »</p> <p>« C'est les parents qui sont venus ici et après c'est l'histoire de la famille. »</p>
Négations	<p>« Non c'est le début. »</p>	<p>« Non ils sont vietnamiens. »</p>

L'énoncé exclamatif est prononcé par Esther envers Lan Chi pour soutenir son récit. En effet Lan Chi explique : « Je trouvais intéressant de mettre ça dans mon histoire parce que malgré le fait que je suis née en Suisse... » ce à quoi réagit Esther : « Et vous avez vécu en Suisse ! ».

Les énoncés assertifs de Manuel et d'Esther peuvent être prononcés à l'encontre de Lan Chi pour réagir à ce qu'elle raconte mais aussi envers l'autre participant (Manuel ou Esther). Par exemple, Esther demande à Lan Chi si ses parents sont suisses ce à quoi Manuel répond : « c'est les parents qui sont venus ici et après c'est l'histoire de la famille ». Ceci illustre que la co-construction se fait entre les trois participants : chacun répond ou s'exprime quant à l'intervention de l'autre, et Manuel et Esther ne réagissent pas seulement au récit de Lan chi mais aussi aux questions et remarques apportés par l'autre participant (Manuel ou Esther). Nous pouvons relever le fait que la plupart des énoncés sont amenés par Esther qui semble montrer beaucoup de curiosité quant à l'histoire de Lan Chi avec l'envie de comprendre tous les éléments qu'elle raconte.

Les énoncés assertifs et interrogatifs de Manuel et Esther ont amené Lan Chi à retravailler son récit oral en clarifiant ce qui n'avait pas été compris, en se justifiant sur la difficulté de compréhension des participants ou en rajoutant des éléments selon les questions qui lui sont posées. Elle profite aussi de certaines interventions pour avancer dans son récit ou le recadrer. Lan Chi revient souvent sur la structure de son récit et explique aux participants non seulement ce qu'elle va raconter mais comment (décentration) afin qu'ils comprennent dans quelle direction son récit se dirige. Dans le tableau suivant, nous pouvons trouver une illustration pour chaque catégorie des réactions de Lan Chi aux énoncés de Manuel et Esther.

Réactions de Lan Chi	Illustrations
Clarification (E : « Tes parents habitaient en Suisse avant ? »)	« Oui ici en Suisse et c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés. Ils se sont mariés et je suis née. »
Justification (M : « Mais ça c'est dans l'histoire ? »)	« Oui oui c'est dans l'histoire mais du coup vous comprendrez quand c'est écrit parce que c'est écrit avec un flashback »
Ajout (E : « Mais vous avez parlé de ces histoires avec votre entourage ? »)	« J'ai demandé à ma mère si c'était vrai. Après ça, elle a pu me confier qu'effectivement je me rappelais des choses de lorsque j'étais enfant »
Manière dont Lan Chi va raconter, structurer son récit	« Donc en fait la manière dont je pensais structurer l'histoire c'était de commencer par mon tout premier souvenir de retour au Vietnam.»

Nous souhaitons relever que Lan Chi raconte dans son récit oral des éléments qui n'apparaissent pas dans son histoire écrite. Ainsi le quatrième atelier permet aux autres participants de prendre connaissance d'éléments qu'elle n'exprime que dans son récit oral. Ceci peut illustrer la confiance qu'elle porte au groupe ou le choix d'éluder certains éléments qui pour elle ne méritent pas de faire partie de son récit écrit. Elle leur raconte par exemple les conflits avec son mari français dus à des différences culturelles : « Malgré que je suis née en Suisse, il y avait le choc des cultures suisse et française, il me disait mais tu

coupes le beurre et moi je (montre le mouvement de râper le beurre). Donc voilà c'est tout bête mais il y avait des conflits comme ça. »

A la lumière des résultats présentés concernant la co-construction du récit de Lan Chi, je vais revenir sur les questions de recherche de l'introduction et sur les réponses que cette étude a pu y apporter.

4. Discussion et conclusion

4.1 Retour sur les hypothèses en lien avec les résultats

Comme expliqué dans l'introduction, mon travail cherche à étudier trois dimensions dans les récits de vie en groupe. La première consiste à se pencher sur leur contenu, les thématiques qui y sont présentes. Les résultats montrent qu'il y a de nombreuses thématiques et que celles-ci se retrouvent dans tous les récits : les difficultés et les ressources, la temporalité avec la description de la vie passée et celle actuelle ainsi que les raisons qui ont poussé les participants à partir. Nous pourrions en conclure, puisque chacun utilise les six thématiques dans son récit, qu'il existe un modèle universel de raconter sa migration mais il ne faut pas oublier que les éléments racontés à l'intérieur de ces catégories diffèrent et c'est ce qui est intéressant à étudier pour pouvoir comprendre un vécu de migration de manière approfondie, comprendre l'individualité dans le collectif. Il me semble important de relever ce fait pour questionner les modèles universels d'acculturation développés dans la partie théorique qui permettent d'avoir une idée générale de la migration sans se plonger dans la réalité. Nous pouvons trouver cette généralisation dans de nombreux médias aujourd'hui et cela nous fait oublier que les personnes ayant vécu la migration sont des individus avec leurs propres joies et souffrances.

La deuxième dimension s'intéresse aussi au contenu des récits, mais plus dans le positionnement que prennent les narrateurs dans leur histoire. Dans un premier temps, nous nous sommes ainsi penchés sur l'évolution de la manière dont Kim Anh et Irina se positionnent en la comparant avec celle que conçoit le modèle de Rorty (1976 in Bruner 2003) et nous avons pu relever que cette typologie ne correspondait pas à tous les récits. En effet, nous avons vu dans les résultats que Kim Anh a suivi l'évolution de la passivité à un début d'action puis à la réflexivité et finalement à l'agency tandis qu'Irina s'est racontée à travers une autre évolution moins linéaire avec, en plus, la présence d'agency collective. Dans un deuxième temps, nous avons étudié la présence de contamination et de rédemption dans les récits de Kim Anh et d'Ava. Concernant la rédemption, il semblerait que c'est un élément souvent retrouvé à la fin des récits pour mettre de la cohérence dans l'histoire de vie du narrateur

et cela correspond avec le fait que, selon McLean et al (2007), c'est un processus valorisé par notre culture. Il serait néanmoins intéressant de se pencher sur des récits de diverses origines afin d'observer s'il existe d'autres manières de faire du sens dans les récits de vie.

La troisième dimension s'intéresse à l'aspect collectif du récit en groupe. Nous avons ainsi étudié la co-construction d'un récit oral, celui de Lan Chi, à travers les interventions d'autres participants. Nous avons pu remarquer que ces dernières permettent à la narratrice de clarifier son récit, d'ajouter des éléments supplémentaires, de justifier ses choix et cela lui donne la possibilité de retravailler son récit final en vérifiant ce qui est compris ou non et ce qui intéresse le public. De plus, certains éléments n'ont été exprimés qu'à l'oral et donc ce travail en groupe permet au narrateur de raconter des anecdotes qu'il ne trouve pas forcément indispensables par rapport au récit final.

4.2 Apports et limites de notre travail

L'apport principal de ce travail est de s'intéresser aux vécus de migrants, à leur individualité, sur le terrain. Cela a permis de toucher à plusieurs réalités de migration et ainsi d'observer la diversité d'éléments qui peuvent être racontés. De plus, nous avons utilisé les ateliers d'écriture en groupe comme un dispositif de recherche et nous l'avons trouvé intéressant car il a permis d'étudier des vécus migratoires en lien avec l'identité narrative tout en permettant aux participants d'exprimer leur parcours migratoire sans que cela soit trop menaçant. Un apport supplémentaire de notre travail est d'avoir utilisé des éléments d'analyse peu usités dans les recherches portant sur les récits de migration telles que la rédemption ou la passivité.

Une limite à notre étude demeure dans le fait que les résultats que nous avons trouvés ne sont pas généralisables à d'autres vécus de migration surtout en considérant que les participants de notre étude sont présents en Suisse depuis plus d'un an et qu'ils ont l'air bien intégrés. Il serait en effet intéressant de voir quels résultats seraient trouvés en réalisant cette étude avec de nouveaux arrivants réfugiés, par exemple. En outre, il faut prendre en compte le nombre restreint de participants.

4.3 Ouverture : utilisation des récits de vie en thérapie

Comme relevé dans les apports de notre étude, je pense que les ateliers d'écriture sont une excellente manière de pouvoir parler avec des personnes de leur vécu sans que cela soit trop menaçant au contraire des thérapies en tête à tête. En effet, les individus sont soutenus par l'animateur et par le groupe et chacun parle de lui, ce qui crée un cadre paraissant plus symétrique. Ainsi, je pense qu'il serait intéressant d'utiliser ce type d'atelier dans la psychothérapie pour permettre aux participants de recréer de la cohérence dans leur vie à l'aide de l'écriture et de l'identité narrative. Ce type de thérapie narrative existe d'ailleurs déjà dans certains centres thérapeutiques comme par exemple le cabinet Latitude à Fribourg. De plus, une formation pour obtenir un certificat de thérapie narrative peut être réalisée à Genève dans le cadre de l'association « Relance relationnelle ».

Je souhaite relever finalement que cette recherche m'a confortée dans ma décision de travailler avec des personnes ayant vécu un parcours migratoire dans mon avenir professionnel en mettant en pratique et en développant la thérapie par le récit en groupe.

Bibliographie

- Archives fédérales suisses (2015). *Emigrés et immigrants*. Berne, Suisse : Auteur.
- Berry, J. W., & Sam, D. L. (1997). Acculturation and adaptation. *Handbook of cross-cultural psychology*, 3, 291-326.
- Boenisch-Brednich, B. (2002). Migration and narration. *Folklore: Electronic Journal of Folklore*, 20, 64-77.
- Bruner, J. (1987). Life as narrative. *Social research*, 54(1) , 11-32.
- Bruner, J. (2006). La culture, l'esprit, les récits. *Enfance*, 58(2), 118-125.
- Collectif (2007). *Le chameau dans la neige Et autres récits de migration*. Lausanne, Suisse : Editions d'en-bas/ Pour-cent culturel Migros.
- Coopman, A. L., & Janssen, C. (2010). La narration de soi en groupe: le récit comme tissage du lien social. *Cahiers de psychologie clinique*, 1(34), 119-134.
- Denborough, D. (2011). *L'approche narrative collective*. Paris, France : Hermann.
- Globlivres (2017). Globlivres, bibliothèque interculturelle de Renens. Repéré à <http://www.globlivres.ch/fr/>
- Greco Morasso, S., & Zittoun, T. (2014). The trajectory of food as a symbolic resource for international migrants. *Outlines. Critical Practice Studies*, 15(1), 28-48.
- Greimas, A. J., Courtés, J., & Rengstorf, M. (1976). The cognitive dimension of narrative discourse. *New literary history*, 7(3), 433-447.
- Hermans, H. J. (2001). The dialogical self: Toward a theory of personal and cultural positioning. *Culture & psychology*, 7(3), 243-281.
- Hermans, H. J. (2003). The construction and reconstruction of a dialogical self. *Journal of constructivist psychology*, 16(2), 89-130.
- Interbiblio (2017). Bibliothèques interculturelles de Suisse : status. Repéré à http://www.interbiblio.ch/images/2.1._Verein/STATUTS_fr_version-actuelle.pdf

- Kerbrat-Orecchioni, C. (2007). L'analyse du discours en interaction: quelques principes méthodologiques. *Limbaje si comunicare*, 9, 13-32.
- Macías Gómez-Estern, B. M., & de la Mata Benítez, M. L. (2013). Narratives of migration: Emotions and the interweaving of personal and cultural identity through narrative. *Culture & Psychology*, 19(3), 348-368.
- Maitilasso, A. (2014). «Raconte-moi ta migration»: L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire. *Cahiers d'études africaines*, 1(213-214), 241-265.
- McAdams, D. P., & McLean, K. C. (2013). Narrative identity. *Current Directions in Psychological Science*, 22(3), 233-238.
- McLean, K. C., Pasupathi, M., & Pals, J. L. (2007). Selves creating stories creating selves: A process model of self-development. *Personality and Social Psychology Review*, 11(3), 262-278.
- Organisations des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (2017). Migrant/migration. Repéré à <http://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/international-migration/glossary/migrant/>
- Organisations internationale pour les migrants (2017). Termes clés de la migration. Repéré à <https://www.iom.int/fr/termes-cles-de-la-migration>
- Office fédéral de la statistique. (2015). *Population issue de la migration 2015*. Neuchâtel, Suisse : Section démographie et migration.
- Prokopiou, E., Cline, T., & de Abreu, G. (2012). “Silent” monologues, “loud” dialogues and the emergence of hibernated I-positions in the negotiation of multivoiced cultural identities. *Culture & Psychology*, 18(4), 494-509.
- Ricoeur, P. (1991). Narrative identity. *Philosophy today*, 35(1), 73-81.
- Rosa, C., & Tavares, S. (2013). Grasping the dialogical nature of acculturation. *Culture & Psychology*, 19(2), 273-288.

Ryan, D., Dooley, B., & Benson, C. (2008). Theoretical perspectives on post-migration adaptation and psychological well-being among refugees: Towards a resource-based model. *Journal of Refugee Studies*, 21(1), 1-18.

Salazar Orvig, A. (2003). Eléments de sémiologie discursive. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les méthodes en sciences humaines* (pp. 271-296). Paris, France: Presses Universitaires de France.

Sarbin, T. R. (1986). *Narrative psychology: The storied nature of human conduct*. Santa Barbara, United States: Praeger Publishers/Greenwood Publishing Group.

Bibliographie secondaire

Bakhtin, M. (1973). *Problems of Dostoevsky's poetics*. Minnesota, United States: University of Minnesota Press.

Burke, K. (1945). *A grammar of motives*. New York, United States: Prentice-Hall.

James, W. (1890). *The principles of psychology*. New York, Etats-Unis : Henry Holt & Compagny.

Pals, J. L. (2006). The narrative identity processing of difficult life experiences: Pathways of personality development and positive self-transformation in adulthood. *Journal of Personality*, 74, 2-31.

Redfield, R., Linton, R. & Herskovits, M. (1936). Memorandum on the study of acculturation. *American Anthropologist*, 38(1), 149-192.

Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris, France : Le Seuil.

Rorty, A. (1976). *The identities of persons*. Berkeley, Etats-Unis: University of California Press.

Annexes

Annexe 1 : Flyer atelier d'écriture

Atelier d'écriture

Se raconter : être le héros de sa propre histoire

Tout le monde raconte des histoires : depuis longtemps et dans toutes les cultures, le récit prend une place centrale. Dans nos vies aussi. Souvenir de notre enfance, moyen de communiquer avec nos amis et nos proches ou espace imaginaire, il joue un rôle important pour dire qui nous sommes, pour nous construire... et nous reconstruire.

Venez participer à l'Atelier d'écriture pour :

- Redécouvrir les trésors de nos cultures et nos langues
- Ecrire et parler en français autour de récits
- Ecrire une histoire dont vous êtes le héros ou l'héroïne
- Imprimer un petit livre constitué des histoires racontées et écrites par les participants.

Déroulement : 5 séances de 1 heure 30 (dates à préciser)

Animation : Milena Mayencourt (étudiante à l'Université de Lausanne)

Inscription gratuite (10 personnes maximum) :

auprès de **Globlivres** ou de **milena.mayencourt@unil.ch** (079 298 68 06)

Lieu : Globlivres, Rue Neuve 2 bis - 1020 Renens
Téléphone : 021 635 02 36

Annexe 2 : Récits des participants

Kim Anh : L'histoire de ma venue en Suisse

Je suis venue en Suisse à cause de mon mari. Je me suis mariée avec lui en 2015, au Cambodge, et après deux mois de mariage je suis partie en Suisse. Avant de raconter comment s'est passé mon arrivée en Suisse, je vais raconter mon histoire au Cambodge.

Je suis la première fille d'une famille de deux filles. Quand j'étais au Cambodge, j'étais étudiante dans une école de comptabilité. Ensuite, j'ai obtenu mon Bachelor puis j'ai travaillé comme comptable pendant trois ans à Phnom Penh. Au Cambodge, ma vie était belle et je n'avais besoin de réfléchir à rien car je vivais avec mes parents. Tous les jours, je pensais seulement à mes études et je travaillais. Mais, en 2014, j'ai rencontré mon mari qui vivait en Suisse depuis dix ans. Mon père et sa famille se connaissaient depuis longtemps. Et en 2015, on a décidé de se marier. Deux mois après, je suis partie en Suisse et en 2016 ma vie a changé.

La première année en Suisse a été dure parce que je ne connaissais pas le français et que j'ai rencontré beaucoup de choses nouvelles pour moi. En plus, ma famille me manquait. C'était très difficile. En septembre 2016, j'ai commencé à étudier le français mais ce n'a pas été facile de trouver une école peu chère en Suisse. J'ai eu beaucoup de dépenses alors que, pendant ce temps, je ne travaillais pas. J'étais très déprimée et désespérée mais je remercie mon mari qui m'a supportée pendant tous ces événements. En fin de compte, j'ai pu trouver une école qui n'était pas aussi chère que les autres et j'ai pu la payer. J'ai étudié dans celle-ci pendant six mois et cela m'a permis de mieux comprendre le français. Pendant que j'étudiais dans cette école, je réfléchissais à en trouver une autre car je pensais que de n'avoir étudié que le français pendant six mois n'était pas assez. Alors, j'ai décidé d'envoyer mon dossier à l'université de Lausanne. Finalement, l'Unil m'a acceptée et maintenant je suis étudiante à l'EFLE à l'Unil. Mon chemin est plus facile qu'avant parce que maintenant, je peux bien parler le français et je continue ainsi mes études dans une autre université. Peut-être que le problème maintenant, est que je dois

choisir un métier pour lequel me former. Mais j'ai déjà préparé mon plan pour l'avenir. J'espère qu'il va fonctionner...

Lan Chi

Je regardais mes pieds, confortablement installée au fond du siège de l'avion qui m'emmenait dans le pays natal de mes parents, le Viêt-Nam.

Nous étions en 1975, j'avais 2 ans et demi et allais sur mes 3 ans. « Mange c'est délicieux, m'a dit ma mère dans ma langue maternelle » L'aimable stewardess, dont je ne peux me rappeler le visage venait de déposer un plateau d'aliments froids devant moi. J'eus un haut le cœur puis ce fut le noir.

Étais-je consciente de l'importance de ce voyage pour ma mère ? Probablement, car du plus profond de ma mémoire des flashes me reviennent de ce voyage. Un petit tour en mobylette et la sensation qu'on me porte sous les bras pour me mettre sur le porte bagage « accroche toi », un grand escalier blanc en pierre, une moustiquaire et maman à côté de moi qui essaie de me rassurer la nuit, un grand homme élancé, mon grand-père maternel qui se baisse pour sortir d'une armoire un automate singe qui joue des cymbales...

A travers mes questions et les récits de ma mère, j'ai pu confirmer plus tard que ces flashes n'étaient pas des produits de mon invention ou de rêves mais qu'ils étaient effectivement liés à ce long voyage qui ramenait ma mère à son pays et sa famille après plusieurs années d'absence.

Mon père et ma mère étaient en effet venus étudier à l'université en Suisse, où ils se sont rencontrés. Je suis l'aînée de ce mariage d'amour né en Suisse.

Papa ne faisait pas partie du voyage, mais était resté en Suisse. Cela avait été une décision difficile. A cette époque les jeunes hommes pouvaient être enrôlés dans l'armée. En effet, Le Viêt-Nam a connu de 1955 à 1975 une guerre qui a opposé d'une part la République démocratique du Viêt Nam (Nord-Viêt Nam) avec son armée populaire vietnamienne et le Front national de libération du Sud Viêt Nam et d'autre part la République du Viêt Nam (Sud-Viêt Nam).

Ma mère m'apprit plus tard que de frustration, mon père avait cassé la table basse du salon quand elle avait insisté pour qu'il reste en Suisse. Témoin de la

scène, j'avais constaté les dégâts et avais signalé à mon père que la table avait besoin d'être réparée. Mon innocence du haut de mes 2 ans et demi avait détendu la lourde atmosphère entre mes parents. J'imagine aujourd'hui le désarroi, voire la frustration que fut celle de mon père. Parents, oncles, tantes et sept frères et sœurs étaient restés au Viêt-Nam. Avec sa femme et sa fille rentrées au pays, il restait seul dans un pays qui n'était pas le sien dont la culture et la langue lui étaient encore très étrangères. Il était loin de s'imaginer à cette époque-là que sa vie allait basculer et que son avenir ne serait plus jamais au Viêt-Nam.

Notre visite fut écourtée de 2 mois, car des rumeurs courraient que des troupes du Nord Viêt-Nam se rapprochaient dangereusement de la frontière sud. Ma mère et moi durent repartir. Un mois après, les troupes du Nord du Viêt-Nam entrèrent à Saigon. Ce fut le début d'un exode massif de vietnamiens pour fuir le régime et leur pays. Parmi eux, certains de mes oncles, tantes, cousins qui connurent la fuite, la prison, la faim, la peur, les brigands et qui frôlèrent de peu la mort.

Mes parents furent pratiquement les seuls de leurs familles à être épargnés par cet exode puisqu'ils étaient déjà en Suisse. Epargnés ? Oui et non. Je ressens en moi encore les moments de grandes angoisses que diffusait le visage tendu de ma mère préparant les petits paquets d'habits et de nourritures pour ces frères et sœurs restés coincés sur une île. J'avais 5 ans, nous venions de déménager du canton de Vaud à Neuchâtel. Je me rappelle exactement de la configuration de l'appartement. Maman, ces longs et magnifiques cheveux noirs, qui lui tombaient généralement dans le dos, lui cachaient une partie du visage baissé sur un paquet. *Elle pleure silencieusement. Mon cœur se serre. Mes larmes me montent. Je prends une inspiration et je lui demande : « maman pourquoi pleures-tu ? » Elle relève la tête et touchée par ma sollicitude esquisse un sourire et m'explique qu'elle prépare des paquets afin d'aider ses frères et sœurs à survivre.* Je pense que c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que j'avais une famille qui s'étendait bien au-delà de notre petit cadre familial : papa, maman, mon petit frère d'un an et moi.

Ensuite, me viennent les souvenirs de nos vacances, d'abord en France à Quimper, à Nantes, puis ce fut l'Allemagne. Les lieux de nos vacances étaient choisis en fonction des pays qui successivement accueillait mes oncles et tantes qui atteignaient les îles thaïlandaises. Ce n'est fut que beaucoup plus tard, que nous eûmes les moyens financiers de voyager au Canada, lorsqu'enfin mes grands-parents maternels purent quitter le pays et rejoindre mes deux oncles maternels. J'avais 13 ans. Je me rappelle de ma mère, adulte qui tomba dans les bras de ma grand-mère pleurant à chaudes larmes comme une enfant. *Je regarde ailleurs cela me touche et je réalise à ce moment-là que maman avait aussi été une enfant.* De ce voyage, j'ai le souvenir de mon grand-père maternel. Un être incroyable, il avait un français impeccable et aimait parler. Il avait pratiquement tout perdu et était malgré tout très fier, à passé 60 ans, de travailler encore dans une usine qui fabriquait des sacs à main. C'était un travailleur et il avait encore le rêve de bâtir et reconstruire quelque chose dans ce pays qui lui avait tendu la main. Je me souviens de notre discussion en tête-à-tête. J'étais juste heureuse qu'il soit en vie. Lui se remémorait sa vie au Viêt-Nam et me confiait ses rêves d'époque, puis qu'il avait vu le travail d'une vie envolé avec les biens confisqués et ses espoirs de léguer le fruit de son travail à ses enfants et petits-enfants avec. Je ne savais trouver les mots pour le consoler. Il voulait que je sois fier de lui. Je ne demandais qu'à l'aimer.

Puis vinrent les Etats-Unis, où réside aujourd'hui la plus grande partie de ma famille. Je fis connaissance de mes grands-parents paternels et successivement de mes oncles, tantes, cousins et cousines dont certains sont restés très proches et d'autres moins. Ce qui m'a avant tout frappé, c'était notre différence physique et culturelle. Nous nous étions calqués sur le pays où nous avions grandi. C'était fascinant de voir à quel point, nous étions différents dans notre manière d'être, de parler, de penser. Que restait-il de la culture de nos ancêtres? Quelques traditions ont perduré le temps que mes grands-parents étaient encore en vie, et petit à petit je constate qu'il est de plus en plus difficile de les conserver et encore plus de les transmettre. Même mes parents ont oublié.

Quand je prends le temps d'y penser, cela me ramène à mon adolescence où les questions d'identité sont très fortes. Se sentir appartenir à un groupe ou une communauté et être acceptée était très important pour moi. Ni suisse, ni

vietnamienne, ni même eurasienne. A cette époque-là, je me posais beaucoup de questions comme, très probablement, la plupart des adolescents en quête de leur propre identité. Etais-je suisse ? Oui, mais pourquoi me demandait-on systématiquement de quel pays j'étais originaire quand je répondais simplement suisse ? Aujourd'hui avec la crise d'identité passée, je comprends évidemment que mon physique amène cette question et que la plupart du temps celle-ci n'a de but que de créer un contact et de s'intéresser à ma personne. A l'époque, je pensais que c'était pour souligner le fait que je n'étais pas en droit de dire que j'étais suisse et qu'il me fallait me justifier.

Le contraire fut vrai aussi, où perdue et mal à l'aise dans ma langue et la culture de mes ancêtres, je fis quelques bourdes de politesse lors de réunions ou fêtes vietnamiennes. Trop européenne, m'a-t-on même reproché lorsque, consciente que je ne saurais m'adapter à ma future belle famille, je rompis des fiançailles.

Aujourd'hui adulte, bien dans ma peau de suisse d'origine vietnamienne, mariée à un français et maman de deux petits eurasiens, je suis fière de ce beau bagage multiculturel.

A travers l'écriture de ce petit récit, je découvre la multitude de couleurs de sentiments qui ont envahi mon existence au fil du temps et le cheminement par lequel j'ai dû passer pour trouver la sérénité quant à mon bagage multiculturel. C'est un long chemin parsemé de questionnements, de conflits mais également de beaucoup de dialogues et de respects qui mènent finalement à se sentir bien avec son histoire et l'histoire de sa famille.

Ava

Mon histoire commence quand j'avais six ans. Ma sœur s'est mariée et est partie aux Etats-Unis. Depuis ce moment-là, ma famille m'a très souvent dit qu'il fallait que j'aille là-bas pour étudier et travailler. C'est pourquoi, l'idée d'immigrer a toujours été dans mon esprit. J'ai étudié à l'école et j'ai même choisi le stage qui était le plus adapté pour travailler aux Etats-Unis. Chaque semaine ma sœur m'appelait et me parlait d'immigrer. Quand j'ai obtenu le diplôme de l'école, ma mère m'a dit qu'elle avait changé d'avis et qu'elle ne

me permettait plus d'immigrer et mon père était aussi d'accord avec sa décision même s'il aurait bien aimé que je vive aux Etats-Unis. J'étais trop choquée et triste mais ils m'ont dit qu'ils avaient raison pour cette décision. J'ai commencé mes études à l'université mais mon but était toujours d'immigrer, plus spécialement quand j'ai compris les difficultés et problèmes de l'Iran par rapport aux possibilités pour trouver du travail et pour y vivre. Chaque jour j'étais plus sûre qu'avant, je savais que je ne pouvais pas rester en Iran. Quand j'ai rencontré mon mari, on s'est rendu compte qu'on avait la même envie d'immigrer et on a donc décidé d'essayer ensemble. Après six mois de mariage, on est parti en Russie parce qu'on avait une bourse d'étude mais après quelques mois, on s'est rendu compte que ce pays n'était pas quelque part où on voulait vivre.

On est revenu en Iran, on a continué nos études et on a encore essayé d'immigrer, mais cette fois-ci on a choisi des pays d'Europe comme la Suisse, la Suède, l'Allemagne et aussi les Etats-Unis. Le seul chemin pour pouvoir immigrer était d'avoir le visa d'étudiant. Mais on avait aussi un autre problème, on était iranien et avec des passeports iraniens on avait plus de difficultés pour entrer en Europe ou aux Etats-Unis à cause de problèmes politiques. Après deux ans, mon mari a réussi à obtenir le visa d'étudiant pour l'EPFL. C'est pourquoi on habite en Suisse depuis une année et quatre mois. Pour moi c'était très dur parce que j'avais toujours pensé aux pays anglophones et donc étudié l'anglais en Iran mais tout à coup je me suis retrouvée dans un pays francophone. Il me fallait apprendre le français avant d'étudier à l'université et j'avais aussi besoin de connaître cette langue pour vivre en Suisse. Il fallait apprendre beaucoup de choses comme les règles de ce pays ou comment vivre dans cette nouvelle société.

Mais les difficultés ne sont pas finies parce que je ne suis pas sûre de pouvoir rester en Suisse! C'est possible que l'on change encore de pays après avoir fini nos études car si on ne trouve pas de travail, sans visa, on ne peut pas rester en Suisse.

Quand je parle avec mon mari je lui dis qu'on est passé par un chemin long et difficile pour arriver là mais qu'on a encore un chemin plus long et plus difficile devant nous par lequel il va falloir passer même si ça va être dur. Je ne sais pas comment sera ma vie plus tard, mais ce dont je suis sûre, c'est que je

veux une vie calme et pleine de succès pour moi-même, mon mari et mes futurs enfants. Je me dis que j'ai ce but dans ma vie et que je dois essayer de vivre avec toutes les difficultés comme être loin de ma famille, les problèmes financiers et autres problèmes dans cette nouvelle société pour l'atteindre.

Irina : un chapitre du livre de ma vie

L'histoire de mon immigration en Suisse, c'est la découverte d'une nouvelle étape dans ma vie. En fait, sans l'atelier d'écriture qui proposait de participer au projet de la création d'un livre de récits de migration, je n'aurais pas réalisé que je suis, moi-aussi, une immigrante et que j'ai aussi une histoire d'immigration.

Ma vie passée a été remplie de changements d'endroits, car j'ai voyagé pendant deux ans, c'est pourquoi je n'ai pas considéré mon déménagement de Biélorussie en Suisse comme un élément d'immigration.

En Septembre 2013, j'ai quitté mon travail à Minsk. Ensuite, j'ai voyagé dans des pays d'Asie en hiver, où j'ai pu profiter des températures chaudes et en été, dans des pays d'Europe, où j'ai fait de l'autostop et du Couchsurfing pour gérer mon voyage à faible coût.

Pendant la première année de ma vie de voyage, sans plans et arrangements spéciaux, où j'étais libre de toutes obligations, j'ai pu me trouver dans des situations différentes et apprendre d'expériences vraies. La deuxième année, j'ai pu continuer mes voyages avec un plus grand accent sur le développement spirituel. Ainsi j'ai beaucoup étudié la philosophie du Bouddhisme. Je suis restée dans des monastères de Myanmar, Thaïlande, Vietnam et j'ai pratiqué la méditation. Cette connaissance de la paix et de la tranquillité m'a beaucoup attirée. Mais j'ai commencé à me sentir fatiguée de ces changements constants de lieu et de l'absence du confort habituel de la maison. Après le début de ma deuxième année en Europe, j'ai donc envisagé les possibilités de ma vie future: soit j'arrêtais mon voyage en rencontrant un partenaire pour faire une famille, soit je m'arrêtais à un monastère pour devenir nonne.

La vie m'a aidée pour le choix car au début de mon voyage en Europe, j'ai rencontré quelqu'un qui a joué un rôle principal dans mon immigration en

Suisse. Comme nous l'avons raconté plus tard à l'ambassade à propos de notre première rencontre, nous nous sommes vus la première fois, quand je suis venue pour passer trois nuits chez lui. Maintenant ce fait a l'air drôle pour présenter l'histoire de notre rencontre, alors que nous sommes mariés depuis déjà plus d'une année et que je me suis bien installée en Suisse. Mais, il y'a plus d'une année ce n'était pas facile et clair. Au mois de septembre de l'année dernière nous avons dû prendre une décision sérieuse pour être ensemble. En effet, nous nous connaissions depuis moins de trois mois quand nous nous sommes mariés et peu après, le processus de mon immigration a commencé.

Aujourd'hui j'habite en Suisse depuis presque onze mois et je raconte le déroulement de mon passé. Cette histoire de l'immigration que j'écris en français, langue que je suis fière d'avoir appris par moi-même avec des programmes sur internet et par des expériences où j'ai parlé dans les magasins, avec mon travail comme bénévole dans un centre pour les personnes âgées, et en joignant les soirées de conversations à la bibliothèque Globlivres.

Aujourd'hui je me sens libre de faire les tâches quotidiennes comme la gestion des déchets, je connais les moyens de transports et leur paiement, ce qui détermine à mon avis la vie en Suisse. Tout ça se passe bien. Toutefois, j'ai bien accepté les questions de formalité et logistiques, mais je ne me suis pas encore habituée aux traditions de la société. Toujours faire la bise pour dire «bonjour» et «au revoir» me parait de marbre et froid, je ne vois pas la sincérité là-dedans. Alors que ce qu'on peut exprimer en serrant et embrassant des membres de notre famille ou un ami proche après longtemps sans les voir, est vraiment un sentiment généreux rempli de sens. Mais pourtant je me suis bien intégrée en mangeant des plats locaux de fromage et de chocolat comme une vrai Suisse.

En résumé, j'aime habiter en Suisse. Je me réjouis que des champs restent verts, en hiver aussi, et que je puisse me divertir avec la vue magnifique de la montagne. En fait, la montagne et les champs verts avec des vaches sont exactement les raisons pour lesquelles j'ai voyagé en Suisse. Et pour mieux voir et connaître le pays, j'ai utilisé le service de Couchsurfing en ligne. C'est un site internet qui fournit l'opportunité de rencontrer des habitants, d'avoir des

informations utiles de leur part, de passer du temps en leur compagnie et aussi de rester chez eux pour séjourner plusieurs jours pour partager des expériences sur la passion de voyager.

C'est de cette façon que j'ai rencontré mon mari d'aujourd'hui, ainsi que plusieurs autres membres du Couchsurfing, pour lui rendre visite pendant 3 jours sur ma route de l'Alsace en France puis en Espagne. Bien qu'au début il n'était pas sûr qu'il pourrait m'accueillir à ce moment-là à cause de ses envies de voyager lui-même. La vie a organisé toutes les choses pour que nous fassions connaissance et, d'ailleurs, mon mari s'est trouvé en congé, pendant que j'étais là et il a donc pu passer plus de temps avec moi et m'introduire à la vie dans la région. Grâce au temps passé ensemble, où nous nous sommes bien amusés, nous avons découvert que chacun de nous était à la recherche d'un partenaire pour faire une famille sur des sites de rencontre. Il était très sérieux et il avait déjà voyagé dans d'autres pays pour voir des femmes potentielles. Ce fait nous a rapprochés et nous avons développé de bonnes relations. Nous cherchions donc des opportunités pour continuer à être ensemble quand mon visa finirait, et la seule chance de rester ensemble était que l'on se marie. Nous aurions pu demander un visa de rassemblement sans nous marier seulement si nous avions été en couple depuis 4 ans. Dans notre cas c'était un peu plus de 2 mois... Si on se mariait, il y avait une chance d'avoir un visa de rassemblement 3 mois après. Sinon, notre possibilité d'être ensemble était d'attendre 3 mois pour un visa de visite avec permission de rester en Suisse seulement pour 3 mois et après attendre encore 3 mois séparés pour 3 mois ensemble. Comme tous les deux nous voulions créer une famille, nous nous sommes aventurés dans la décision de nous marier.

Etant désireux de faire toute la logistique le plus tôt possible, j'ai trouvé qu'il était possible d'enregistrer notre mariage à Minsk pendant les 4 jours de vacances que mon mari a pu prendre pour une visite spontanée et courte. Toute l'histoire était incroyable pour nous et nous n'avons invité personne parce que nous n'étions pas sûrs que notre histoire d'amour puisse réussir et en tout cas nous n'étions pas prêts pour les félicitations et la fête.

Je comprends aujourd'hui que j'avais réalisé à ce moment-là ma première étape d'immigration. Tandis que pour moi c'était vraiment un pas vers une nouvelle vie. Le mariage était simple et discret au lieu d'être pompeux et bruyant. Et au lieu de partir ensemble pour un voyage de lune de miel, mon mari est parti seul pour continuer son travail en Suisse. C'est à ce moment-là que j'ai dû commencer le long et pénible processus de préparation des documents pour déménager. Je n'avais jamais aimé la bureaucratie et maintenant je devais aller dans les administrations plusieurs fois pour prendre divers papiers pour les certifier et les traduire en français afin de les légaliser. Avec mon habitude des dernières années de passer le temps d'hiver dans les pays chauds, les mois d'automne froids et désagréables, pleins d'allées et venues aux structures publiques, étaient maintenant très difficiles pour moi.

Un mois plus tard mon mari a repris les démarches pour confirmer notre acte de mariage en Suisse et, sur la base de celui-ci, il a dû demander mon permis. A ce moment-là, nous nous étions mariés, même deux fois, en Biélorussie et en Suisse, mais nous étions toujours séparés et nous ne pouvions pas savoir combien de temps il faudrait au service d'immigration pour délivrer mon visa. Je vous passerai les détails pour faire bref, mais j'ai eu mon visa le jour de mon anniversaire juste quelques jours avant les vacances de décembre. Finalement, comme un bon cadeau, je me suis assise à la table des fêtes de Noël avec mon mari et toute sa famille. Il restait encore quelques formalités pour m'installer officiellement dans la commune et mon histoire d'immigration pouvait finir en envoyant toutes les droites à la vie.

Esther

J'ai eu la chance de grandir dans une famille aisée. On était cinq enfants dont moi la deuxième. Pour mes parents, nous étions de première importance. Ma mère était maitresse d'école et mon père, un haut fonctionnaire d'état. Comme il gagnait assez bien sa vie, ma mère a dû quitter son job, qu'elle appréciait beaucoup, quand elle a eu son premier enfant. Ensuite, elle a mis tous ses efforts pour bien élever ses enfants. Mes parents nous donnaient souvent des conseils éducatifs avant d'aller à l'école.

Il n'y avait pas encore la télévision dans les familles. Elles se sentaient très heureuses. Les parents s'occupaient plus des enfants en comparaison à aujourd'hui et c'était pareil dans l'autre sens. On aimait les professeurs et eux aussi nous appréciaient. Notre seul plaisir était d'aller visiter mes grands-parents maternels, de me rendre une fois par mois au théâtre selon le changement de pièces, et plus tard aller quelques fois au cinéma. Parce que dans mon enfance, le cinéma n'était pas commun pour les enfants.

J'ai fini mes études en un minimum de temps. A 21 ans, j'étais déjà diplômée d'université (master). Au début de la deuxième année d'université, je m'étais mariée et une année après, j'avais eu mon premier enfant. Tout de suite après la fin de mes études, j'ai participé à un grand concours pour un emploi et j'ai été prise, ainsi que 14 personnes, sur un total de 4000 participants. La vie était rose. J'avais deux filles à ce moment-là. Après cinq ans de travail, j'ai de nouveau participé à un grand concours pour obtenir un emploi et j'ai reçu l'admission pour commencer des études universitaires de maîtrise en gestion d'entreprise gouvernementale.

Une année après la révolution, la guerre a éclaté et mon troisième enfant est né sous les bombardements civils. Dans une ambiance sans électricité, chauffage ni carburant. Ensuite tous les prix ont augmenté et les articles de base ont été rationnés. Les personnes devaient acheter au marché noir.

Le départ sans préparation était arrivé. Après avoir vécu six ans sous les bombes et les missiles, mon mari et moi ne pouvions plus supporter cette situation. A ce moment-là, déjà beaucoup de monde était parti à l'étranger. A quel endroit on devait aller, c'était une grande question. En premier, on avait besoin d'un visa pour nous rendre partout, quel que soit l'endroit, mais celui-ci est devenu de plus en plus difficile à avoir car il y avait beaucoup de demandes.

Mes deux grandes filles ont été inscrites à l'université, et nous autres nous avons pris un visa touristique. A ce moment-là, on n'avait pas le droit de sortir facilement du pays. Il y avait une limite d'argent pour chaque personne. Si on ne connaissait pas la langue, on ne recevait pas l'argent. En plus, notre devis reculait jour après jour et la vie devenait de plus en plus dure.

En trois mois, j'ai perdu 15 kilos et j'avais la même taille que mes filles. Les problèmes nous ont submergés.

Pour prolonger mon visa touristique, j'ai été obligée de partir pour faire une demande depuis mon pays. « Les étudiants doivent venir tout seul, ni avec leurs parents, ni avec leurs enfants ». Mes enfants n'étaient pas capables de vivre tout seul sans savoir la langue ni la culture d'un pays européen et sans avoir assez d'argent. Quelle vie amère ! J'ai laissé mon foyer idéal pour rester avec eux pendant leurs études.

J'ai inscrit ma troisième fille, qui a fait ses 6 ans en Suisse, à l'école. Cela a été un autre problème car la réponse fut négative. « Vous ne travaillez pas en Suisse et vous ne payez pas d'impôts. Vous n'avez pas non plus un permis de séjour valable en Suisse, elle n'a donc pas le droit d'aller à l'école. » Plus tard, à l'aide d'un gentil monsieur, j'ai parlé avec le directeur d'une école catholique. Il m'a dit qu'il allait fermer les yeux pour mon salut mais que l'école était une école privée et qu'il fallait donc payer le minimum scolaire car je n'avais pas beaucoup de ressources financières.

Une fois qu'elle a été inscrite à l'école, j'ai fait le projet d'aller à l'université moi-même. J'ai suivi les démarches pour obtenir une admission à l'université avec le projet de faire un doctorat. Ils m'ont accepté et j'avais besoin d'un permis de séjour comme étudiante ainsi que de savoir la langue. La réponse pour avoir un permis d'étudiant pour moi fut négative. J'ai donc fait recours à l'aide d'un avocat. Après une longue procédure, la réponse définitive fut :

1. Vous être trop âgée pour étudier.
2. Nous pensons que vous voulez plutôt rester avec vos enfants qu'étudier.
3. Notre université n'est pas faite pour une famille. Si vous avez vraiment envie d'étudier, venez quand vos enfants auront fini leurs études.

Après tous ces obstacles, j'ai continué à vivre partiellement en Suisse à côté de mes enfants, en leur donnant un coup de mains avec l'espoir d'obtenir un visa touristique et je faisais plusieurs allers-retours par année. Enfin, mes filles sont arrivées à la fin de leurs études, elles ont trouvé un travail et plus tard, se sont mariées.

A la naissance du premier bébé, j'ai fait une autre démarche mais cette fois pas en Suisse, en France. Et depuis, j'ai réussi à vivre à l'autre bout du lac avec mon mari.

Milena: ma migration du Valais au canton de Vaud

J'ai 23 ans, nous sommes le 10 novembre 2016 et je suis immigrante dans le canton de Vaud depuis presque 5 ans. C'est une migration qui peut sembler banale et sans grandes difficultés, c'est vrai. En effet, j'habite proche de mon canton d'origine et peut y retourner souvent. Malgré tout c'est une grande étape dans ma vie à un âge où on ne peut vraiment se considérer comme adulte. Je vous propose donc un petit retour en arrière pour comprendre les raisons de mon déménagement et ce que j'ai pu vivre ces dernières années.

Nous voilà en juin 2012, ça y'est, j'ai réussi ma maturité. Je suis très heureuse car celle-ci a signifié pour moi beaucoup de travail et de sacrifices. Par contre, cela implique aussi que je vais partir à l'université et donc quitter ma maison familiale, mes amis, mon petit confort en résumé. Cet été-là, j'ai fêté cette nouvelle étape de ma vie en voyageant beaucoup et en profitant de mon temps libre avec Céline, une fille attachante à l'esprit d'enfant.

Je pars à la découverte de Lausanne et de son université où je compte faire mes études de psychologie. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'à cette époque je suis encore une fille très timide et habituée à étudier dans une école assez petite où tout le monde se connaît. Tandis qu'à Lausanne, je me retrouve dans un immense campus aux règles et habitudes très différentes (présence non contrôlée, beaucoup de soirées, horaires plus libres, cours de sport gratuits, habillement plus libre-> casquette en cours). Je m'installe en colocation avec mon grand frère, Boris. Celui-ci me présente ses amis et me fait découvrir la vie universitaire, c'est très agréable d'avoir un grand frère qui veille sur moi dans cette situation où je me sens un peu perdue.

Je dois souligner que la distance avec mes parents est difficile, j'ai toujours eu l'habitude de les voir tous les jours et de recevoir beaucoup d'amour et d'attention de leur part, je peux quand même les voir les week-ends. En même temps, j'apprends l'indépendance, choisir ce que je mange, mon rythme de

vie,... Je pense que cela m'est bénéfique. Je commence aussi des cours de chant individuels et c'est le début de l'évolution de ma personnalité. D'ailleurs cela tombe bien car j'ai de la peine à supporter ma timidité qui m'empêche d'oser faire certaines choses comme m'affirmer face aux autres. Je commence donc à me fixer des objectifs pour avancer : faire plus de sport, manger mieux, me mettre plus en avant (solo de chant),... Dans une université autant peuplée et grande, il faut savoir prendre sa place, c'est vital.

Je fais de belles connaissances à l'université. Je me retrouve avec une amie du collège, Christelle et cela me soulage de ne pas être seule en cours. Ensuite je fais la rencontre de Stéphanie, nous avons les mêmes intérêts pour la psychologie sociale et des caractères complémentaires. Grâce à elle, j'ai de belles opportunités comme avoir un poste à l'université. Une grande rencontre dans ma vie qui m'a changée positivement est la rencontre de mon copain, Léo. Il m'a permis de laisser tomber mon armure qui me protégeait mais m'empêchait aussi d'oser vivre.

Aujourd'hui, je peux dire que cette migration dans l'espace m'a très certainement aidée à migrer dans mon caractère et à devenir la personne que je suis actuellement. De plus, je suis très heureuse car je fais ce qui me plaît : je me trouve dans un stage vraiment intéressant qui me conforte dans l'idée que je veux travailler dans la psychologie de la migration. Mon mémoire m'a permis de rencontrer des personnes formidables avec qui j'ai pu faire ce dossier de récits. Je me pose maintenant des questions pour mon avenir car je finis mon master en juin 2017. J'hésite encore entre faire un doctorat ou me lancer dans une formation de psychothérapie, à voir !

Annexe 3 : Images pour la thématique du départ (1^{er} atelier)







Annexe 4 : Fiche de lecture (2° atelier)

L'état civil du personnage

- Nom
- Prénom
- Age
- Genre/ sexe

Quelques détails sur la vie du personnage

- Famille
- Lieu de vie : appartement/caravane/... ville/campagne...

Ce qui définit le personnage

- Particularités physiques
- Traits de personnalité / caractère, passions,...
- Rôle dans l'histoire

Ce qui est important pour l'histoire

- Relations les plus importantes : quelques mots pour définir les relations du personnage avec les autres membres de l'histoire
- Antécédents : ce qui s'est passé dans la vie du personnage avant le début du récit et qui aura une incidence sur l'histoire
- Objectif principal dans l'histoire, ce qui le motive (but)

Les étapes de l'histoire

1. Situation initiale
2. Élément perturbateur (positif ou négatif) : qui change la situation
3. Péripéties : ce que le héros fait pour réagir à l'élément perturbateur
4. Élément de résolution : ce qui permet au héros de rétablir la situation
5. Situation finale

Annexe 5 : Conte des musiciens de Brême (2^e atelier)

Un meunier possédait un âne qui, durant de longues années, avait inlassablement porté des sacs au moulin, mais dont les forces commençaient à décliner. Il devenait de plus en plus inapte au travail. Son maître songea à s'en débarrasser. L'âne se rendit compte qu'un vent défavorable commençait à souffler pour lui et il s'enfuit. Il prit la route de Brême. Il pensait qu'il pourrait y devenir musicien au service de la municipalité. Sur son chemin, il rencontra un chien de chasse qui s'était couché là. Il gémissait comme quelqu'un qui a tant couru, que la mort le guette.

- Alors, Taïaut, pourquoi jappes-tu comme ça ? demanda l'âne.
- Ah ! dit le chien, parce que je suis vieux, parce que je m'alourdis chaque jour un peu plus, parce que je ne peux plus chasser, mon maître veut me tuer. Je me suis enfui. Mais comment gagner mon pain maintenant ?
- Sais-tu, dit l'âne, je vais à Brême pour y devenir musicien ; viens avec moi et fais-toi engager dans l'orchestre municipal. Je jouerai du luth et toi de la timbale.

Le chien accepta avec joie et ils repartirent de compagnie. Bientôt, ils virent un chat sur la route, qui était triste... comme trois jours de pluie.

- Eh bien ! qu'est-ce qui va de travers, vieux Raminagrobis ? demanda l'âne.
- Comment être joyeux quand il y va de sa vie ? répondit le chat. Parce que je deviens vieux, que mes dents s'usent et que je me tiens plus souvent à rêver derrière le poêle qu'à courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer. J'ai bien réussi à me sauver, mais je ne sais que faire. Où aller ?
- Viens à Brême avec nous. Tu connais la musique, tu deviendras musicien.

Le chat accepta et les accompagna. Les trois fugitifs arrivèrent à une ferme. Le coq de la maison était perché en haut du portail et criait de toutes ses forces.

- Tu cries à nous casser les oreilles, dit l'âne. Que t'arrive-t-il donc ?
- J'ai annoncé le beau temps, répondit le coq, parce que c'est le jour où la Sainte Vierge lave la chemise de L'Enfant Jésus et va la faire sécher. Mais, comme pour demain dimanche il doit venir des invités, la fermière a été sans pitié. Elle a dit à la cuisinière qu'elle voulait me manger demain et c'est ce soir qu'on doit me couper le cou. Alors, je crie à plein gosier pendant que je puis le faire encore.
- Eh! quoi, Chanteclair, dit l'âne, viens donc avec nous. Nous allons à Brême ; tu trouveras n'importe où quelque chose de préférable à ta mort. Tu as une bonne voix et si nous faisons de la musique ensemble, ce sera magnifique.

Le coq accepta ce conseil et tous quatre se remirent en chemin. Mais il ne leur était pas possible d'atteindre la ville de Brême en une seule journée. Le soir, ils arrivèrent près d'une forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. L'âne et le chien se couchèrent au pied d'un gros arbre, le chat et le coq s'installèrent dans les branches. Le coq monta jusqu'à la cime. Il pensait s'y trouver en sécurité. Avant de s'endormir, il jeta un coup d'œil aux quatre coins de l'horizon. Il vit briller une petite lumière dans le lointain. Il appela ses compagnons et leur dit qu'il devait se trouver quelque maison par- là, on y voyait de la lumière. L'âne dit :

- Levons-nous et allons-y; ici, le gîte et le couvert ne sont pas bons.

Le chien songea que quelques os avec de la viande autour lui feraient du bien. Ils se mirent donc en route en direction de la lumière et la virent grandir au fur

et à mesure qu'ils avançaient. Finalement, ils arrivèrent devant une maison brillamment éclairée, qui était le repaire d'une bande de voleurs.

L'âne, qui était le plus grand, s'approcha de la fenêtre et regarda à l'intérieur.

- Que vois-tu, Grison ? demanda le coq.
- Ce que je vois ? répondit l'âne : une table servie avec mets et boissons de bonne allure. Des voleurs y sont assis et sont en train de se régaler.
- Voilà ce qu'il nous faudrait, repartit le coq.
- Eh! oui, dit l'âne, si seulement nous y étions !

Les quatre compagnons délibérèrent pour savoir comment ils s'y prendraient pour chasser les voleurs. Finalement, ils découvrirent le moyen : l'âne appuierait ses pattes de devant sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos et le chat pardessus.

Le coq se perchait sur la tête du chat. Quand ils se furent ainsi installés, à un signal donné, ils commencèrent leur musique. L'âne brayait, le chien aboyait, le chat miaulait et le coq chantait. Sur quoi, ils bondirent par la fenêtre en faisant trembler les vitres. À ce concert inhabituel, les voleurs avaient sursauté. Ils crurent qu'un fantôme entrait dans la pièce et, pris de panique, ils s'enfuirent dans la forêt. Nos quatre compagnons se mirent à table, se servirent de ce qui restait et mangèrent comme s'ils allaient connaître un mois de famine. Quand les quatre musiciens eurent terminé, ils éteignirent la lumière et chacun se choisit un endroit à sa convenance et du meilleur confort pour dormir.

L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat près du poêle et le coq se percha au poulailler. Et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils s'endormirent aussitôt. Quand minuit fut passé, les voleurs virent de loin que la lumière avait été éteinte dans la maison et que tout y paraissait tranquille. Leur capitaine dit :

- Nous n'aurions pas dû nous laisser mettre à la porte comme ça.

Il ordonna à l'un de ses hommes d'aller inspecter la maison. L'éclaireur vit que tout était silencieux ; il entra à la cuisine pour allumer une lumière. Voyant les yeux du chat brillants comme des braises, il en approcha une allumette et voulut l'enflammer. Le chat ne comprit pas la plaisanterie et, crachant et griffant, lui sauta au visage. L'homme fut saisi de terreur. Il se sauva et voulut sortir par la porte de derrière. Le chien, qui était allongé là, bondit et lui mordit les jambes. Et quand le voleur se mit à courir à travers la cour, passant

pardessus le tas de fumier, l'âne lui expédia un magistral coup de sabot. Le coq, que ce vacarme avait réveillé et mis en alerte, cria du haut de son perchoir :

- Cocorico!

Le voleur s'enfuit aussi vite qu'il le pouvait vers ses camarades, et dit au capitaine :

- Il y a dans la maison une affreuse sorcière qui a soufflé sur moi et m'a griffé le visage de ses longs doigts. Devant la porte, il y avait un homme avec un couteau : il m'a blessé aux jambes. Dans la cour, il y a un monstre noir : il m'a frappé avec une massue de bois. Et sur le toit, il y avait un juge de paix qui criait : « Qu'on m'amène le coquin ! » J'ai fait ce que j'ai pu pour m'enfuir.

À partir de ce moment-là, les voleurs n'osèrent plus retourner à la maison. Quant aux quatre musiciens de Brême, ils s'y plurent tant qu'ils y restèrent. Le dernier qui me l'a raconté en fait encore des gorges chaudes.

Annexe 6 : Récit de migration de Lydia Gabor : Le grand départ (3^e atelier)

Il est 6 heures du matin.

Je roule en taxi vers l'aéroport d'Otopéni. J'ai quatorze ans. Je quitte Bucarest, ma ville natale pour toujours.

Nous sommes en 1974, Ceausescu est au pouvoir et mes parents, c'est-à-dire ma mère et son deuxième mari, sont « passés à l'OUEST », comme on disait à l'époque. Je vais les rejoindre après une année et demie de séparation.

Il fait froid ; le soleil ne s'est pas encore levé et je roule vers cet aéroport international d'Otopéni que je n'avais jamais vu auparavant. Je ne suis encore jamais sortie de mon pays.

Le taxi roule et je regarde les rues vides, les H.L.M. endormis comme si je les voyais pour la première et dernière fois.

Je pense à ma chambre, ma première vraie chambre dans un appartement « en commun » que nous partagions avec deux autres familles. Trois cuisinières dans la cuisine, un horaire pour la salle de bain... trois frigos dans le vestibule et les affaires de chacun, équitablement entassées un peu partout. Ma chambre était mon royaume : grande, avec balcon, avec des murs tapissés d'images de vedettes occidentales. Un vrai trésor. Des images rares, difficilement trouvables sur place. Certaines m'avaient été envoyées d'Occident avec un autographe, comme celles de Liz Taylor, Richard Burton et Peter O'Tool. J'avais écrit à une adresse indiquée dans un journal et j'avais attendu pendant des mois. Un jour est arrivée une enveloppe A4 avec des timbres de l'étranger. Je couinais d'impatience. À l'intérieur, une petite carte avec un texte

standard pour les fans et trois photos immenses avec les signatures des artistes. J'en étais fière.

Et maintenant, à la veille de mon départ, toutes les copines pouvaient se servir sur mes murs des photos qui leur faisaient plaisir. Mais les trois tant attendues, je les emmenais avec moi, dans mes bagages.

J'avais aussi des poupées, une trentaine de poupées, une vraie richesse. Je les avais accumulées à coup d'anniversaires et de Noël, qu'on appelait en fait « Fête de l'hiver », car les communistes interdisaient les fêtes religieuses. C'étaient des « Bella » aux cheveux blonds soyeux, qui fermaient les yeux ou des bébés en plastique qui pleuraient quand on les tournait sur le dos. Une valise pleine, une valise en carton où je les avais emballées chacune séparément pour les protéger. Peine perdue. À la douane, ils les ont toutes décapitées pour voir si je n'avais pas glissé des microfilms pour l'Occident, comme si j'étais une espionne ou une ennemie du peuple!

Bien heureusement pour certaines de ces poupées, la tête se revissait facilement. Mais ce fut très fort de voir tous ces corps séparés de leur tête qu'on essayait de vider par le cou en les secouant ; mes pauvres petites poupées tant aimées, redevenues des objets inanimés sur les banquettes froides de la douane.

Tous les amis, tantes cousines, voisins, une vingtaine de personnes en tout, étaient venus m'accompagner à l'aéroport, malgré les nombreuses difficultés que cela représentait, à l'époque, de s'y rendre... Certains avaient dû se lever à 3 heures du matin. Ils étaient là dans la grande salle du Terminal, vide, à me regarder m'engouffrer vers le contrôle douanier. Je devais passer la douane seule. Il y avait des cris, des pleurs, des bisous. Beaucoup de bisous de ma grand-mère Anna, le soleil de mon enfance : elle s'occupait de moi depuis le départ de ma mère en Occident et avait tenu à m'entourer pour ce grand départ.

Mais il manquait quelqu'un, quelqu'un de très important pour moi. Je lui dois mon nom et ma manière impeccable de pratiquer ma langue natale, malgré les trente ans vécus ailleurs et des métiers pratiqués dans ma nouvelle langue, le français. Cette connaissance

vigilante du roumain, c'est ma loyauté envers lui, ma manière de lui dire que même si je suis partie, je ne l'ai jamais quitté! Son nom et sa langue (on dit la langue maternelle, dans mon cas, on pourrait dire la langue paternelle) m'accompagnent toujours.

Il est mort deux ans après mon départ de Roumanie, quelques mois avant qu'il puisse venir me visiter dans ma nouvelle vie. Une attaque l'a fauché en quelques heures, à cinquante-huit ans. Très bel homme, grand et fort. Je ne l'aurai jamais revu. Il me reste quelques photos. J'avoue que le jour de mon départ j'ai espéré jusqu'au dernier regard, avant de monter dans l'avion, qu'il viendrait rejoindre le groupe d'amis et la famille qui étaient venus m'accompagner. Mais il ne fut pas là!

Dernière rencontre, quelques jours avant mon départ, dans sa petite cuisine. Il avait un peu bu, un peu beaucoup, et il me disait qu'il était vieux et que, même moi, je l'abandonnais... (Il avait été marié sept fois, mais sa dernière femme était encore là.) On riait, mi-figue mi-raisin; il me disait qu'il ne viendrait pas à l'aéroport, car il ne voulait pas que je parte. Sa femme lui conseillait de venir, pour éviter les regrets. Il a dû le regretter puisqu'il a fait, deux ans plus tard, toute la kyrielle de démarches pour venir me voir en Occident. La mort l'a fauché avant. Il m'appelait sa « Princesse ». Comme adulte, je n'aurai jamais pu boire une bière avec cet homme...

Il est 7 heures et le soleil se lève sur le tarmac d'Otopéni. Le ciel semble gris et le soleil se découpe comme une orange sanguine sur l'horizon. Je le regarde en face, comme s'il me disait quelque chose sur mon destin. J'allais vers lui, vers l'inconnu. Qu'allait me réserver la vie, la suite, là-bas au loin, dans ce petit pays que je ne savais même pas très bien situer sur la carte...

Quand je suis sortie de l'aéroport pour rejoindre l'avion, tous les amis venus m'accompagner étaient sur la terrasse de l'aéroport, malgré le froid, faisant tous des signes. Je les quittais pour toujours! C'est du moins ce que nous pensions tous à cette époque-là. Le bloc de l'Est semblait tellement indéboulonnable.

Avant de monter dans l'avion j'ai entendu, porté par le vent, un long: « Nooooo fiille... au revoooooir! » Je les voyais, serrés sur cette terrasse grise, en groupe compacte comme sur une photo de famille avec quelques bribes de mots et quelques mains qui s'agitaient encore... Comme dans un film au cadrage rapproché, il me semblait que je distinguais chaque visage, chargé et riche des souvenirs de nos quatorze ans communs. Mais lui, mon père, je savais qu'il n'était pas là...

Je montai dans l'avion, un appareil Tarom, la compagnie d'aviation roumaine qui n'avait quasiment jamais eu d'accident. Il faut s'imaginer que le trafic aérien se résumait à deux ou trois vols par jour et un avion qui partait pour Zurich était un événement. Il n'y en avait qu'un ou deux par semaine. Avais-je peur d'être pour la première fois dans un avion? et en plus seule? Je ne m'en souviens pas. Je garde peu de souvenirs de ce vol. Je me souviens avoir pensé que je pourrais mourir durant ce vol. Et je crois que je m'en foutais. Le plus dur – les quitter, me décoller de mes quatorze ans vécus là-bas –, je l'avais fait. Le reste, pour l'instant m'importait peu.

On ne peut pas oublier un départ comme ça. Même si j'ai énormément voyagé depuis. Des aéroports, des départs et des arrivées j'en ai vécu, mais, ce départ-là, c'était LE Départ et il était sans retour possible. Et il a eu un prix. L'absence de mon père. Comme s'il fallait perdre quelque chose de précieux pour mériter de vivre dans un pays LIBRE.

Ce n'était peut-être que le hasard d'un accident cardiaque, mais il faut bien essayer de donner un sens aux choses.

Je pense que, depuis ce moment-là, un sentiment de solitude, à la fois douce et douloureuse ne m'a plus jamais quittée. Personne n'a vécu ce départ-là comme moi, avec moi, dans ma peau.

Deux heures plus tard, après un vol paisible et méditatif, je suis arrivée à Kloten. Je souriais. Je n'avais jamais vu autant d'avions en même temps. Et tous ces gens qui allaient et venaient... cette agitation, cette rumeur réverbérée comme un écho. Tous ces

avons sur les pistes, prêts à partir... Et ce mouvement? J'en étais étourdie. C'était ça l'Occident? C'était ça. « Les Lumières du Monde », comme je disais quand j'étais encore dans mon pays?

Contrôle des passeports, contrôle des visas, là-bas; contrôle des passeports, contrôle des visas, ici... J'avais peur de ne pas réussir à retrouver mes parents dans cette foule en mouvement.

J'ai retrouvé mes deux valises devenues soudainement si laides, si lourdes... Moi aussi, je me sentais laide, démodée. Avec mon manteau gris, neuf, cousu avec beaucoup de sacrifices par ma grand-mère dans un tissu épais: « Là-bas tu auras froid », me disait-elle. Un tissu gris très difficile à trouver, la plupart des tissus étant noir ou marron. Et puis elle l'avait fait maxi, « à la mode de là-bas, comme ça, tu penseras à moi! ». Mon Dieu! comme le décalage était grand, en deux heures un autre monde, où je me sentais si étrangère, venue de si loin. Je ne comprenais pas la langue, je parlais à peine français. Je l'avais appris, en Roumanie, en lisant, le soir, dans ma chambre, une version bilingue des *Trois mousquetaires*, cadeau de mon père.

Soudain je reconnus mes parents, venus d'Yverdon dans leur voiture toute neuve. Je les trouvais si élégants, si jeunes, habillés en des couleurs vives, avec des vêtements de coupe moderne. J'avais l'impression d'être si vieille. J'avais quatorze ans et j'avais l'air d'une vieille fille de cinquante ans...

On était émus, on n'arrivait pas à parler. Ils pleuraient.

Et moi je pensais à tous ceux que j'avais laissés là-bas, mes amis, ma grand-mère, mon père... Ils me manquaient déjà si fort!

– Promettez-moi de me laisser retourner à Noël! dis-je en larmes.

Nous nous regardâmes en silence; nous étions le 20 décembre.

Nous sommes rentrés à Yverdon sans nous dire un seul mot, durant tout le trajet! Le silence « apnéique » des moments sans retour.

Aujourd'hui, ce départ est ma chance et ma blessure.

Ma chance, il m'a permis de vivre et d'étudier dans un pays libre; de faire un métier que j'adore, de voyager et d'avoir un enfant heureux.

Il m'a permis de dire ce que je pense sans risquer ma vie.
Ma blessure, parce que mes racines, sectionnées jadis, cher-
chent toujours un terreau où se blottir.
Précieuse blessure, car je sais lire dans le regard des autres leurs
départs sans retour.

Aujourd'hui je marche sur un fil suspendu entre deux mondes.
D'un côté la Roumanie de mon cœur, idéalisée et lointaine, de
l'autre l'austère Helvétie que j'essaie chaque jour d'appivoiser.
Devant moi,
sur le fil,
se dessine,
léger et miraculeux,
le prochain pas.

Annexe 7 : retranscription du récit oral de Lan Chi

Abréviations : LC : Lan Chi, E : Esther, M : Manuel

1 LC : je peux commencer parce que je pense que ça peut durer 30 secondes.
Enfin je pense parce que j'ai que des... Donc en fait la manière dont je pensais
structurer l'histoire c'était de commencer par mon tout premier souvenir de
retour au Vietnam, le pays de mes parents, à l'âge de 2 ans. Donc j'ai des
souvenirs par flash de ce voyage, de ce retour au pays. On est resté là-bas
quelques mois et un mois plus tard quand il y a eu des rumeurs que le nord
allait envahir le sud du Vietnam, mon grand-père nous a renvoyé en suisse avec
ma mère. Et donc ça c'est le début de mon histoire parce que ce sont mes
premiers souvenirs sans savoir que c'était un retour au pays pour ma maman
qui était arrivée en suisse pour étudier au départ. Elle a rencontré mon papa, ils
se sont mariés, ils m'ont eu et puis

2 E : j'ai pas compris, une fois ils étaient là, ta maman et tes parents ils
habitaient en Suisse avant ?

3 LC : Ils habitaient au Vietnam et ils sont partis vers l'âge de 18 ans pour
étudier à l'université

4 E : ici?

5 LC : oui ici en Suisse et c'est comme ça qu'ils se sont rencontrés. Ils se sont mariés et je suis née, mais mon histoire ça va commencer à l'âge de 2 ans.

6 E : après votre retour du Vietnam ou non ?

7 LC : ensuite ma mère un voyage au Vietnam sans mon père pour aller rendre visite à sa famille

8 E : avec vous

9 LC : avec moi, mon père est resté parce qu'ils enrôlaient les hommes

10 M : mais ça c'est l'histoire ?

11 LC : oui oui c'est dans l'histoire mais du coup vous comprendrez quand c'est écrit parce que c'est écrit avec un flashback

12 M : c'est une bonne chose oui

13 LC : c'est pour ça que c'est vrai que ça fait bizarre pour vous chronologiquement

14 E : non c'est au début

15 LC : parce que je vous parle de moi à 2 ans alors qu'il y a eu quelque chose déjà avant. Mais c'est comme ça que je l'ai vécu donc je vais l'écrire de la même façon.

16 E : mais vous avez parlé de ces histoires avec votre entourage ?

17 LC : tout à fait comme j'avais ces flashes tout le temps dans cette période. LE premier souvenir ça a commencé comme ça : quand on est petit on est assis et on voit nos pieds. Donc moi j'étais dans l'avion et je voyais mes pieds. Ça c'était mon premier souvenir et la stewardess m'a apporté un plateau et je pense qu'étant enfant on sent qu'il y a un truc, c'est un truc super l'avion, y a pas mon père. Je pense que c'est pour ça que j'ai ce souvenir. Je me rappelle ma mère m'a dit mange c'est super bon. Et moi je pensais « oh j'ai envie de vomir ». Ça c'est le premier et après j'ai pleins de petits souvenirs, même de mon grand-père je me rappelle de son visage mais à un moment il a sorti un jouet, un singe qui tapait les cymbales comme ça et j'avais ce souvenir-là. J'ai

demandé à mon mère est-ce que c'était vrai. Effectivement et après ça elle a pu me confier qu'effectivement je me rappelais des choses de lorsque j'étais enfant

18 E : vous étiez les 2 dans l'avion ?

19 LC : oui il y avait pas mon papa. On est resté là-bas à ce que j'ai compris quelques mois, peut-être 2 mois. Il y a eu des rumeurs que le nord allait envahir le sud et mon grand-père a dit à ma mère il faut que tu rentres, que tu repartes en Suisse et la guerre a éclaté. Donc toute la famille est restée coincée là-bas donc ensuite le deuxième grand épisode c'est ce souvenir de ma mère qui pleurait dans le corridor qui est très prenant pour moi donc je vais pas trop m'étaler. Parce que là je réalise que j'ai une famille autre que mon papa ma maman et mon frère. Là je me demande pourquoi tu pleures et là elle m'explique la guerre tout ça, mes frères et sœurs sont coincés. Et là je pense que je réalise qu'il y a une plus grande famille, à 5 ans, c'est un souvenir très fort. Après je pense que je sais pas trop comment je vais écrire ça mais après il y a la grosse période de l'adolescence, non ensuite dans l'enfance il y aura des rencontres avec ma famille qui soit sont arrivés après les boat people en Allemagne, en France,... Ce sont des rencontres. Et puis le plus poignant c'était quand ma mère a retrouvé à je sais plus quel âge, est tombé dans les bras de sa mère et je l'ai vu pleurer comme un bébé et je me suis dit ah ouai mais en fait ma mère c'était un bébé quand elle est partie. Elle ne pensait peut-être jamais revoir sa mère. Ça c'est un autre souvenir et puis il y a eu la période de l'adolescence qui était pour moi, je pense assez intéressant quand on est de la deuxième génération parce qu'on a envie de s'intégrer et c'est pas comme maintenant où il y a beaucoup de couples mixtes. On voit beaucoup de métissé et ça voyage beaucoup plus. Moi mon enfance on me voyait comme chinoise, le Vietnam c'est où (rires) On me voyait c'était ching chong et je disais non je suis pas chinoise. C'était « le Vietnam c'est quoi » et ça m'énervait quoi. J'avais envie de dire le Vietnam c'est comme si toi t'est italien et on te dit que t'es espagnol (rires) non mais c'est vrai. Il y avait en plus ce voilà. Et puis beaucoup de questionnement « mais s'il y avait pas eu la guerre ? » « et si j'étais restée là-bas ? » « est-ce que j'ai le droit de dire que je suis d'ici ? » « et

si on me pose la question, qu'est-ce que je dis, je suis suisse ou je suis pas suisse ? est-ce que j'ai vraiment le droit ? ça se voit que je suis pas suisse ».

20 E : Quand est-ce que vous avez eu ces questions ?

21 LC : je pense vers l'adolescence, vers 15 ans 14 ans j'imagine on a envie d'être comme les autres. On a pas envie voilà. ET puis après il y a la période je dirais où je suis partie une année aux Etats-Unis, je suis restée là-bas très longtemps, j'ai fait connaissance de ma, plus longuement on va dire de ma grande famille et c'est là où j'ai réalisé que, j'ai vraiment tissé des liens parce que sinon on allait en vacances mais...C'est mon oncle mais voilà c'est mon oncle quoi c'est pas la même chose. Là avec mes grands-parents paternels j'ai vraiment senti que c'était un grand-papa et une grand-maman parce que sinon je les ai vu deux semaines et je sais que ce sont les parents de mes parents

22 E : le grand-père de paternel il était pas en Suisse ?

23 LC : non alors eux ils sont arrivés beaucoup plus tard. Maternels ils étaient au Canada.

24 E : ah mais ils étaient pas suisses ?

25 LC : non non non

26 M : non ils sont vietnamiens

27 LC : oui les deux

28 E : ah oui d'accord

29 M : c'est les parents qui sont venus ici et après c'est l'histoire de la famille

30 E : ah d'accord j'ai compris

31 LC : donc voilà. On arrive à l'âge adulte où il y a la période où je pense que je vais en parler un tout petit peu de mon mariage donc c'est un mariage mixte alors que tous mes copains étaient vietnamiens. Mais je voulais me marier avec un français (rires)

32 M : mais c'est pas vrai, désolé mais c'est

33 LC : ce que je trouve intéressant c'est qu'il y a l'historique. Ça nous a jamais rien fait mais je m'attendais pas forcément à me marier un jour, je me projetais pas non plus à me marier avec un vietnamien et c'est intéressant le choc des cultures au départ. Malgré que je suis née en Suisse, il y avait le choc des cultures suisse-français, genre il me disait « mais tu coupes le beurre » et moi je (montre le mouvement de râper le beurre). Donc voilà c'est tout bête mais il y avait des conflits comme ça. (rires) J'ai vu une fois un film mais j'ai dit mais c'est nous regarde on se dispute pour ça regarde. Il y avait autre chose dans la culture, dire les choses directement c'est difficile, on m'a toujours dit d'arrondir les angles, de tourner autour du pot,... (rires) Et ça lui ça le rendait dingue (rires). Je trouvais intéressant mettre ça dans mon histoire parce que malgré le fait que je suis née en Suisse...

34 E : et vous avez vécu en Suisse !

35 LC : mais c'est fou. Il y a quand même des choses que mes parents

36 M : tu as appris tout ça de manière inconsciente

37 LC : oui sûrement de mes parents sans savoir qu'il y avait une partie. Je dis pas que mais c'est rigolo. Après à l'âge vraiment adulte, mature comme maintenant où on prend ça comme une richesse le fait d'avoir vécu tout ça. Voilà un voyage très personnel

38 E : j'ai une question, est-ce que vos parents ils étaient venus pour rester un tout petit moment où depuis le début ils avaient décidé ou au milieu ils avaient décidé de rester ?

39 LC : non je pense qu'ils étaient partis dans l'idée de juste étudier, de finir leur année d'université et puis de partir chez eux. Ils ont réalisé, même s'ils se sont rencontrés ici ils se projetaient au Vietnam. Je pense, je leur ai pas demandé mais j'imagine.

40 E : normalement c'était comme ça. Les européens qui venaient travailler là aussi, presque la même chose, les saisonniers qui venaient. Les italiens, les autres ils ont encore construit la maison chez eux ça veut dire qu'ils avaient envie de retourner, c'était pas pour rester.